

SPELUNCA

BULLETIN & MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE SPÉLÉOLOGIE

N° 61 : OCTOBRE 1910.

BARRANCOS ET CUEVAS

Par Lucien BRIET

AVEC 20 FIGURES

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

34, RUE DE LILLE, 34

SPELUNCA paraît au moins tous
les trois mois.

Le Secrétaire général gérant,
E.-A. MARTEL.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE SPÉLÉOLOGIE

La collection complète, dont il ne reste que quatre exemplaires, se vend **245 francs**. — En raison de l'épuisement rapide du stock, chacun des fascicules séparés sera vendu désormais et uniformément **5 francs**, sauf le Mémoire n° 12, vendu **10 francs**, le Mémoire n° 1, réservé aux quatre collections complètes et les Mémoires 41 à 46 (tome VI, **25 francs**) qui ne se vendent pas séparément.

BULLETIN TRIMESTRIEL (SPELUNCA, COUVERTURE JAUNE)

Nos **1 à 24** (1895-1900)

Trois volumes en 17 fascicules, dont 4 doubles et 1 quadruple. —
Prix : **30 francs**.

MÉMOIRES (COUVERTURE BLEUE)

TOME I^{er}. — Prix : **100 francs**.

(Ne se vend qu'avec la collection complète).

N° **1**. — *Troisième exploration du gouffre de Padirac (Lot)*, par MM. E.-A. MARTEL et E. RUPIN (épuisé, sauf quatre exemplaires).

N° **2**. — *Le Spélunque de Dions (Gard)*, par MM. F. MAZAURIC et G. CABANÈS.

N° **3**. — *La Kačna Jama (Istrie)*, par M. J. MARINITSCH.

N° **4**. — *La Grotte de Baume-les-Messieurs (Jura)*, par M. E. RENAULD.

N° **5**. — *La Grotte de Dargilan (Lozère)*, par M. G. CARRIÈRE.

N° **6**. — *La Faune souterraine*, par M. A. VIRÉ.

N° **7**. — *Les Grottes artificielles des environs de Brive (Corrèze)*, par M. PHILIBERT LALANDE.

N° **8**. — *Les Cavernes de la Côte-d'Or*, par M. CLÉMENT DRIOTON.

N° **9**. — *Les Cavernes des environs de Marseille*, par M. E. FOURNIER.

N° **10**. — *Les Rivières souterraines de la Dragonnière et de Midroř*, par M. le D^r Paul RAYMOND.

N° **11**. — *Bibliographie spéléologique (1895-1897)*, par M. E.-A. MARTEL.

TOME II. — Prix : **40 francs**.

N° **12**. — *Le Gardon et son Canon inférieur*, par M. F. MAZAURIC.

TOME III. — Prix : **20 francs**.

N° **13**. — *Les Grottes de la Vallée de la Bourne et du Vercors*, par M. DÉCOMBAZ.

N° **14**. — *Les Pyrénées souterraines (1^{re} campagne, 1897. Grotte de Bétharram, etc.)*, par M. A. VIRÉ.

N° **15**. — *Sources et pertes des eaux en Bulgarie*, par MM. H. et K. SCORPIU.

N° **16**. — *Notes sur les Cavernes de Hongrie*, par M. Charles SIEGMETH.

N° **17**. — *L'Embut de Caussols (Alpes-Maritimes)*, par M. Armand JANET.

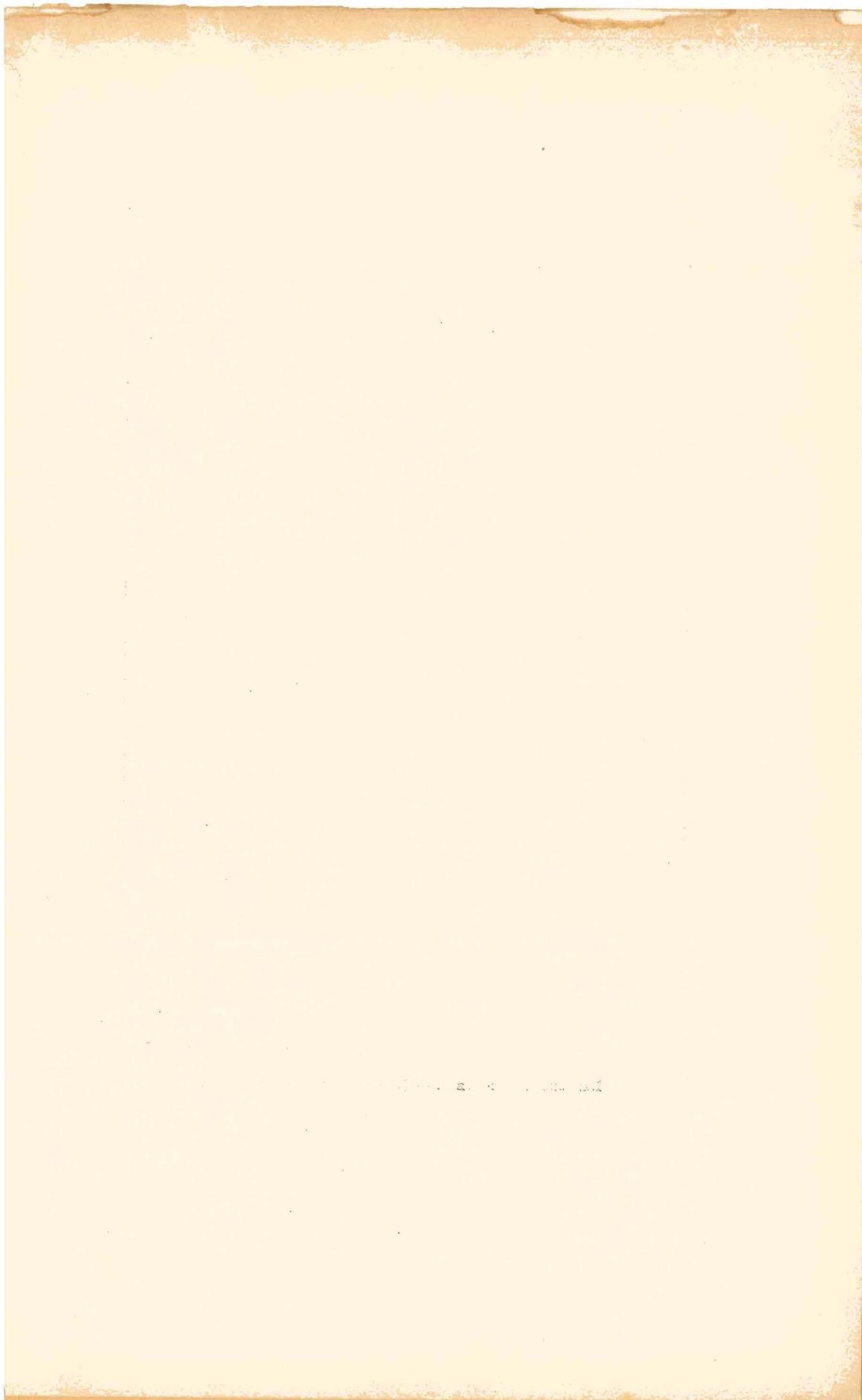
N° **18**. — *Recherches dans l'Hérault, le Gard et l'Ardèche, en 1898*, par M. F. MAZAURIC.

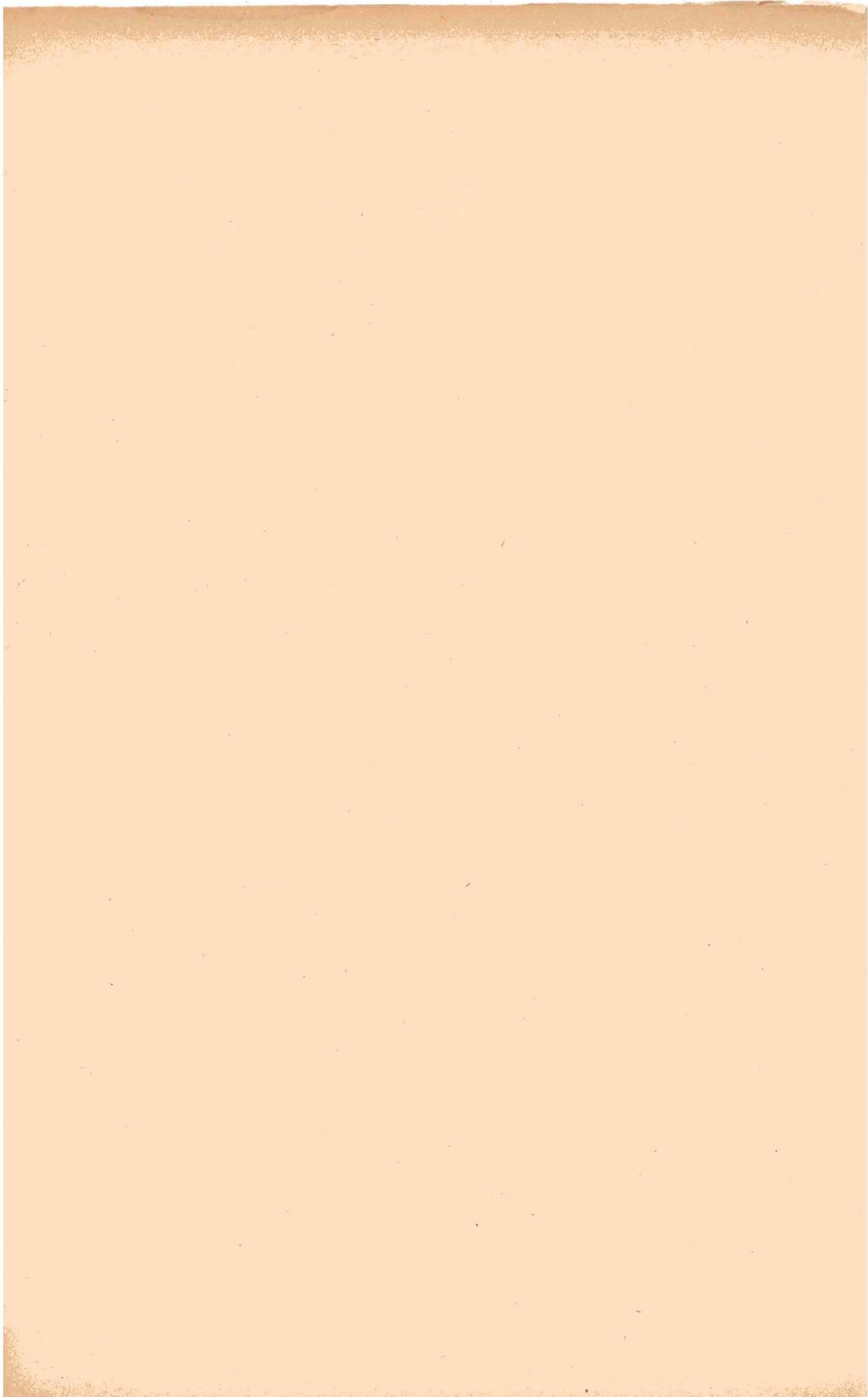
N° **19**. — *La Grotte de la Balme (Isère), etc.*, par M. E.-A. MARTEL. — (10^e campagne souterraine, 1897, 1^{re} partie).

N° **20**. — *L'Aven Armand, etc.*, par M. E.-A. MARTEL. — (10^e campagne souterraine, 1897, 2^e partie).

N° **21**. — *Recherches spéléologiques dans la Chaîne du Jura*, par MM. FOURNIER et MAGNIN. — (1^{re} campagne, 1896-1899).

N° **22**. — *Explorations dans le Royans et le Vercors (2^e campagne)*, par M. O. DÉCOMBAZ.





BARRANCOS ET CUEVAS

I

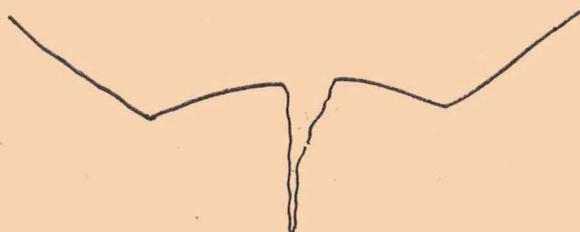
LE BARRANCO DE LOS GLOCES

Au delà du Cirque de Gavarnie, sur le versant espagnol par conséquent, existe une division territoriale, « el Valle de Vio », qui englobe le plateau de Marboré, le Cañon de Añisclo et les bassins des rios Aso et Yesa. Par suite de son importance, cet ensemble devrait former ce que nous appelons en France un canton. Or, il n'y a pas de cantons *tras los montes*. De la commune « distrito » on passe immédiatement à l'arrondissement « partido judicial ». La Vallée de Vio représente une simple commune ayant pour chef-lieu le bourg de Fanlo, et pour dépendances les « pueblos » de Buisán, Nerin, Sercué, Vio, Buerba, Gallisué, Ceresuela et Yeba. Un « alcalde mayor » l'administre, secondé par des maires de second ordre « alcaldes pedaneos », ceux-ci spéciaux à chacun des villages « agregados ». Des lignes de crêtes, hautaines parfois, comme il arrive en pays de montagnes, s'élèvent autour de la Vallée de Vio, et ces limites naturelles concordent à peu près avec les bornes voulues et imposées par la politique.

Le 22 août 1910, je me rendis à Fanlo, (casa Borruei, Br. 1318 m., 30 obs. (1), en vue d'étudier l'hydrologie du massif du Mont Perdu. L'enneigement exceptionnel qui régnait alors sur le Marboré coupa court à mon dessein. Le sol dont il me fallait examiner l'état de fissuration était invisible en majeure partie. Les troupeaux souffraient eux-mêmes de cette mauvaise saison et n'avaient pu, selon leur coutume, approcher des glaces éternelles. Je ne fus pas long à prendre une détermination. Sans trop de regret, je laissai de côté « las Tres Sorores » et me tournai vers le Sud de la Vallée de Vio, où j'eus le plaisir de faire une foule de découvertes.

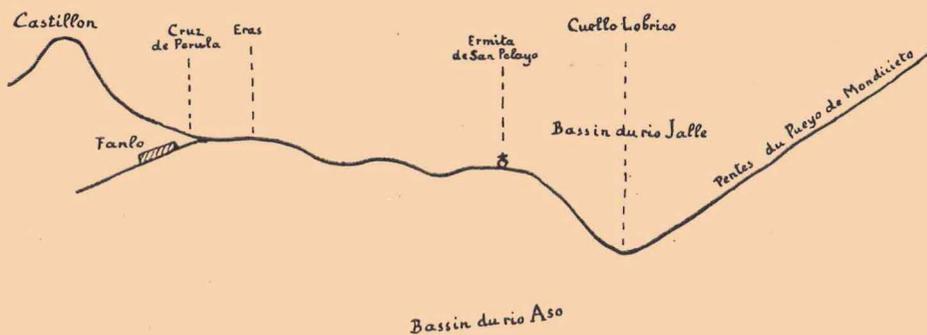
(1) D'après mes observations barométriques calculées par M. le lieutenant-colonel Prudent.

Le Barranco de los Gloces, qui se trouve au Nord Ouest de Fanlo, est un fragment de la vallée du Rio Jalle. Cette vallée contourne les bases de la Punta de Ballarin (et non Vallerin) de la même façon que la Vallée de Ordesa embrasse le flanc oriental



*Coupe du Barranco de los Gloces
dans un pli anticlinal*

de la Frocata. Elle débute sous le Pic de Diazas (1), et après s'être dirigée vers le Sud Est, dévie brusquement au Sud Ouest. Le ruisseau qui l'arrose, le Rio Jalle, se nomme à Broto le *Rio Chate*. La carte de Colomès de Juillan préfère cette appellation.



*Ligne de partage des eaux
au Nord de Fanlo*

Quant à la vallée du Rio Jalle, un amas de calcaire arrondi, aussi inattendu que bizarre, l'interrompt, au milieu même du coude qu'elle exécute : on dirait une énorme tranche de melon qu'un géant facétieux, pour obstruer le passage, aurait insérée entre les deux versants. Pourfendez maintenant cet obstacle, ce

(1) Le Pic de Diazas est nommé *Punta Acuta* (Mont Aigu) par les habitants de Fanlo.

pli anticlinal manifeste, de façon à obtenir une crevasse très mince, très profonde et un peu oblique, et vous aurez une image exacte de l'aspect offert par le Barranco de los Gloces, quand on le regarde du mamelon qui domine Fanlo, le Cerro de las Eras.

Une pareille interposition donne vite à penser que les eaux du Rio Jalle naissant, arrêtées par le môle de los Gloces, furent jadis contraintes de s'écouler dans la vallée du Rio Aso. Ce dernier torrent décrit également une courbe, mais en sens inverse du Rio Jalle, si bien que l'on remarque à cet endroit, sur les cartes, une sorte d'*x*, dont les branches ne se touchent point. Le Rio Aso grossit le Cinca par le Rio Bellos, au contraire du Rio Jalle qui est un affluent de l'Ara. La crête séparatrice est faite de mamelons qui s'enchaînent en se rapetissant jusqu'au pied du Pueyo de Mondicieto. Le point le plus bas de cette dépression forme le Cuello Lobrico, qui témoigne nettement d'un ancien lit transversal. Notons d'ailleurs qu'en remontant du Cuello Lobrico au sommet du Pueyo de Mondicieto, la ligne de partage des eaux ne suit plus de relief marquant, et que les pentes qui s'étendent du Pic de Diazas à la Punta Crespeña ont l'air d'avoir bordé un thalweg continu. Le percement du Barranco de los Gloces, qui s'effectua à force de siècles et selon une diaclase préexistante, fut un véritable phénomène de capture opéré au profit du Rio Ara. Un surcreusement effectué de part et d'autre créa ensuite la plate-forme du Cuello Lobrico. Une prade de galets, la « glera » de Borrué, indique qu'un lac séjourna en amont du Barranco de los Gloces, et une autre conque caillouteuse, la « glera » de Ballarin, rappelle en aval du même site, l'humble cirque par lequel la vallée du Rio Jalle commençait, antérieurement à toutes ces transformations. Le rôle de perte souterraine joué par le Barranco de los Gloces, au temps où d'immenses afflux diluviens dénudaient la surface des couches bombées qu'il éventre, paraît en outre incontestable.

Aménagé à la façon des gorges du Fier et de la Diosaz, le Barranco de los Gloces deviendrait pour les touristes une attraction de premier ordre. On ne peut rêver une plus belle « klamme ». Les blocs qu'on y précipite, après avoir sonné de roc en roc, jettent la plainte sourde des pierres tombant au fond d'un puits. Des marmites revêches, des trous suspects, des canaux tordus, y alternent, sous une fastueuse végétation, avec des grèves, des amas chaotiques et des cascates. Le Barranco de los Gloces est

un précipice mystérieux. Seul, un douanier « carabinero », originaire de Boltaña, D. Pablo Perez Fernandez, ose s'y aventurer, et muni d'une hache et d'une corde, en rapporte de grosses tiges de buis, dont il fait des cuillères, à temps perdu.

De Fanlo à la glera de Borrué, une demi-heure suffit. On prend le chemin, qui mène à Torla par les granges de Diazas, et qui se trace un instant sur des ardoises pourries. En bas, le Rio Jalle rampe parmi des flaques où les femmes ne dédaignent pas de laver, puis pénètre dans un chenal que des oules s'empressent d'interdire (Br. 1220 m., 2 obs.). Escaladons à gauche un talus, nous retomberons un peu plus loin, sans la moindre difficulté, au bord de l'eau. Alors, une crevasse sombre, aux parois lisses et raidies, s'entr'ouvre, absorbant le torrent qui s'y précipite d'un bond. Au-dessous de ce saut de 10 mètres environ, une mare glauque s'immobilise et le Rio Jalle disparaît lugubrement...

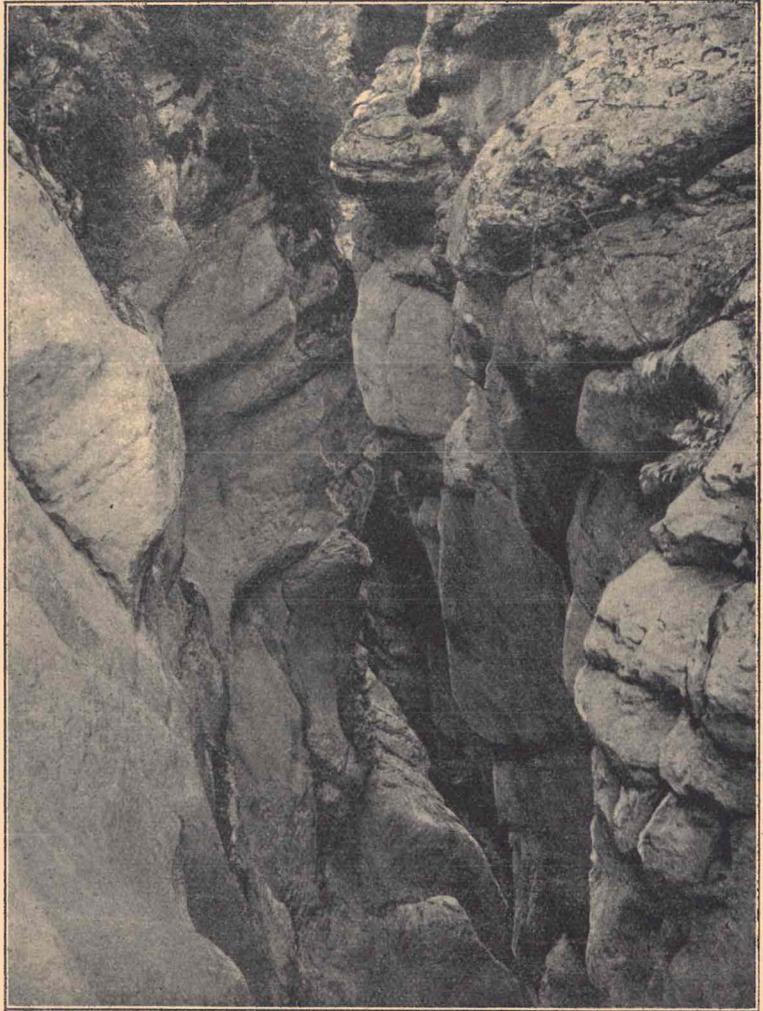
La sortie du Barranco de los Gloces (Br. 1150 m., 2 obs.) est moins suggestive que son entrée. Elle débouche sur la glera de Ballarin, à 150 mètres en contre-bas du village, sous l'aspect d'un couloir complètement envahi par le rio. Celui-ci mesure 1 mètre de large, et on y entend une chute que l'on ne peut voir, les parois étant irréductibles et très sinueuses.

Entre les grèves de Borrué et de Ballarin, il existe, sur une longueur de 1 kilomètre peut-être, 70 mètres de dénivellation.

Comme profondeur maximum, le Barranco de los Gloces atteint au plus une centaine de mètres. Sa partie supérieure s'élargit, mais, néanmoins, il n'est pas aisé de l'embrasser d'enfilade. Sur les bords déchiquetés de l'entonnoir qui recèle ses quatre grottes, auprès d'un pin mort, qu'il convient de noter en tant que point de repère, je suis parvenu à impressionner deux plaques, l'une concernant le faitage du gouffre et l'autre la Cueva de los Moros. Ce fut ce jour-là que mon guide Joaquin Buisán et moi découvrîmes une cavité dont on n'avait point jugé bon de nous parler et que nous baptisâmes Cueva del Precipicio (Grotte du Précipice). Son entrée, trapézoïdale, accusait 2^m 50 de large sur 1^m 10 de haut et éclairait une poche irrégulière et sèche, ayant 12 mètres de long, et qu'un plafond élevé de 4 à 5 mètres recouvrait.

De ce même côté, c'est-à-dire dans les murailles Est du Barranco de los Gloces, hâille une seconde grotte. Voici comment on y parvient. Après avoir suivi la piste de la glera de Ballarin,

on se dirige en droite ligne parmi des buissons jusqu'à la vue des cuevas de los Moros et de Gloces. Vous dégringolez ensuite



Lucien BRIET.

INTÉRIEUR DU BARRANCO DE LOS GLOCES.

dans le vide, en utilisant de maigres degrés, et en vous accrochant à tout ce qui veut bien vous tendre la main, sauf aux « aliagas », ajoncs épineux. Surgit un à pic nécessitant l'emploi d'une corde. On y a dressé un tronc d'arbre, ébranché de manière à simuler

une échelle de perroquet, mais cette diable de perche, qui n'est assujettie à rien, vacille, sous votre poids, à chacun de vos mouvements, et vous communique des allures de pendule d'autant plus détestables que l'on a alors sous les pieds la tête des grands arbres qui s'élancent du fond du Barranco de los Gloces.

Un mur troué d'une arcade écrasée apparaît enfin. Il faut s'y insinuer. La cueva se déploie aussitôt, intéressante par son plan et par le second porche qu'elle possède, dans l'étranglement de la garganta. De là, à travers un rideau verdâtre, on aperçoit, tout proche, la Cueva de Gloces. Je voulus infliger à cette grotte le nom du carabinier qui l'avait découverte, mais, comme il y avait un tilleul devant elle, le curé de Fanlo s'y opposa, insistant pour l'appellation Cueva del Tilo, beaucoup plus poétique.

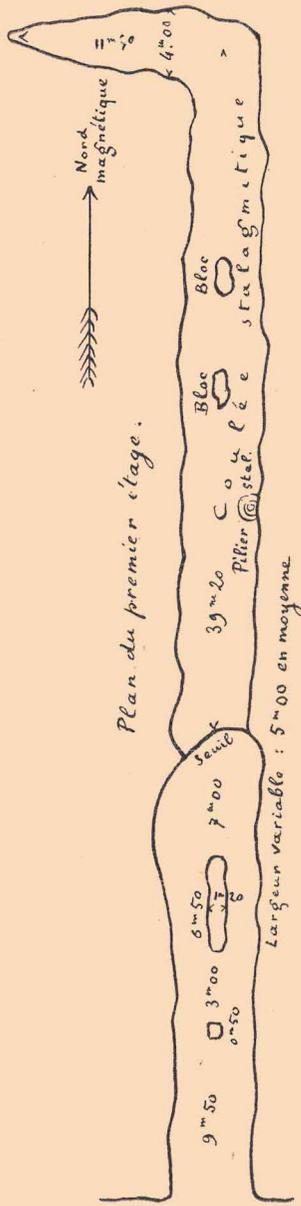
J'ai dit que la Cueva del Tilo se trouvait en face de la Cueva de Gloces. La Cueva del Precipicio regardant également la Cueva de los Moros, on serait tenté de croire que ces deux cavernes dépendirent respectivement des vastes cryptes de la falaise Ouest et qu'elles en furent détachées quand la diaclase éclata.

Par la sortie de la Cueva del Tilo l'intérieur du Barranco de los Gloces demeure inaccessible. Tout tombe d'aplomb. En revanche, au Sud de son entrée, il est possible, grâce à une pente de terre ombragée et excessivement abrupte, de s'affaler peu à peu et d'arriver au Rio Jalle, coulant sur une grève, cernée en amont et en aval par des vasques profondes. Un homme agile, en remontant le long des rochers opposites, effectuerait de cette façon la traversée du Barranco de los Gloces, d'une lèvre à l'autre, mais je ne recommande pas un aussi bel exploit aux personnes sujettes au vertige.

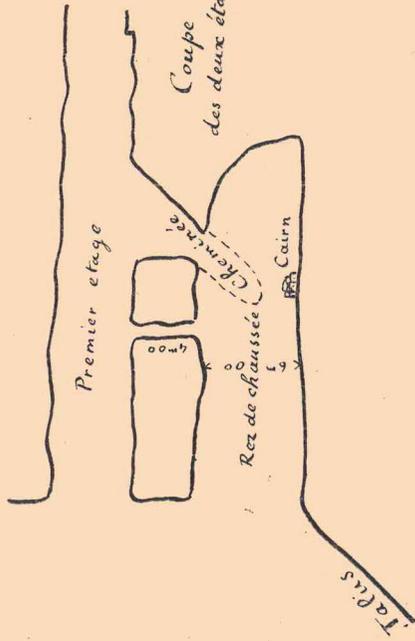
La Cueva de los Moros n'est pas non plus un sujet de course d'une surprenante facilité.

De la glera de Borrué, on s'élève par la rive droite du barranco, que l'on suit, parmi des buis, des épines et des affleurements lapiazés. Le gouffre s'entr'ouvre. Une corniche y dévale et aboutit à une cheminée dans laquelle il faut se laisser choir, les mains crispées à une corde et les pieds cherchant des appuis qui, par bonheur, ne manquent pas.

Tenez-vous à un autre mode de procéder? Dans ce cas, avancez sur le promontoire, et vous trouverez moyen de descendre obliquement jusqu'au bas de la cheminée. Cela fait, on passe sous une arche, reste étrange d'un aven ébréché aux trois quarts.



CUEVA DE LOS MOROS



Entre les deux voies, c'est affaire de goût. Le précipice menace toujours, en dépit de l'épaisse verdure qui en adoucit les horreurs. On parvient à la grotte en gravissant, pour finir, un talus planté de coudriers.

La Cueva de los Moros (Br. 1212 m.) possède deux entrées béantes l'une au-dessus de l'autre. Son rez-de-chaussée mesure 12 mètres de long, 5 mètres de large et 6 mètres de haut. Des affouillements tendent à l'agrandir, et au fond de son cul-de-sac, s'excave une sorte d'escalier rocheux. A cause du surplomb de 1 mètre qui défend cette rampe, on a disposé au-dessous d'elle un tas de pierres; il fait office de tabouret. Le premier étage se superpose exactement à la partie basse de la grotte. En avant du trou oblong par lequel on émerge, nous découvrimes un regard : il avait 0^m 50 sur 0^m 80 et perçait le plafond épais de 4 mètres.

Un seuil délimite la partie obscure de la cueva. Nous nous y aventurâmes. C'était une galerie montante, orientée du Sud au Nord, et que macadamisait une coulée stalagmitique. Remarquable par sa blancheur, cette coulée offrait des gours, dont quelques-uns s'émiettaient, sous le frottement des semelles. Un pilier se détacha; puis, successivement, deux blocs noirs s'isolèrent, comme des îlots. La hauteur et la largeur variaient de 4 à 5 mètres. Peu après, le couloir tourna vers l'Ouest, et, sa voûte s'abaissant, dégénéra, 11^m 50 plus loin, en fissure impénétrable. (Therm. 12°05 cent. au fond; à l'entrée 14°05 cent.). La dénivellation atteignait 15 mètres, comptés depuis le portail inférieur. Il y avait en outre 77^m 20 d'une extrémité à l'autre du premier étage. En ajoutant à ce chiffre les 12 mètres du rez-de-chaussée, nous obtinmes pour la Cueva de los Moros 89^m 20 de longueur totale.

Descendons maintenant le long de la falaise de la Cueva de los Moros pour gagner la Cueva de Gloces. La différence de niveau affectée par ces deux cavernes est de 27 mètres sur 50 mètres de distance, approximativement.

Masquée par un hallier et ouverte parmi des bancs en état de pendage, la Cueva de Gloces (Br. 1185 m.) a l'élégance d'une petite nef. Au bord extrême de son seuil, qui mesure 3 mètres de large et 6 mètres de haut, en se penchant suffisamment, on distingue le Rio Jalle, à 30 mètres en contre-bas, prisonnier dans son émouvante fissure. Le couloir de Gloces se pave d'abord de galets, puis étrangle un moment, avant de se terminer à 80^m 90 de profondeur. Là, sommeille une cuvette d'eau de 0^m 30 de

diamètre, c'est-à-dire sans importance. On n'en savait pas davantage sur cette grotte, lorsque, les 19 et 20 août 1905, MM. Jeannel et Racovitza, sortant de la Cueva de los Moros, se hasardèrent à la visiter, afin d'en étudier la faune cavernicole (1). Remarquant, dans le voisinage de la petite cuvette, un trou par lequel soufflait un violent courant d'air, nos collègues le firent améliorer, et, au delà, découvrirent un deuxième couloir, qui conservait l'orientation Nord du vestibule, et dont mes propres mesures ont évalué la longueur à 197^m 50.

Par le trou de communication, on passe juste, et encore à condition de se tordre comme un reptile, ce boyau de 2 mètres de long affectant une courbure assez prononcée. Dès le début, le décor est peu de chose, mais les dimensions d'autre part se maintiennent. On rencontre une marche, deux blocs, un pilier; le cerveau s'abaisse; on franchit un chaos; quelques gouttes pleuvent. La grotte devient une diaclase dont l'obscurité empêche d'apprécier l'élan. Seuil abrupt de 1^m 50 à gravir; et aussitôt, à pic de 2 mètres à dégringoler. Un passage rampant perce ce ressaut baroque. Puis, la galerie s'étrique et oblige à une marche de flanc. L'humidité augmente; l'argile empâte les chaussures. On franchit deux autres « saltos » de 1 mètre et 1^m 50 et on arrive à l'endroit où les premiers explorateurs de la Cueva de Gloces crurent devoir suspendre leurs investigations. « Nous avons été arrêtés », ont-ils écrit, « par un mince éperon rocheux ayant une fente étroite de chaque côté. Il est possible qu'au moyen d'échelles on puisse aller plus loin. »

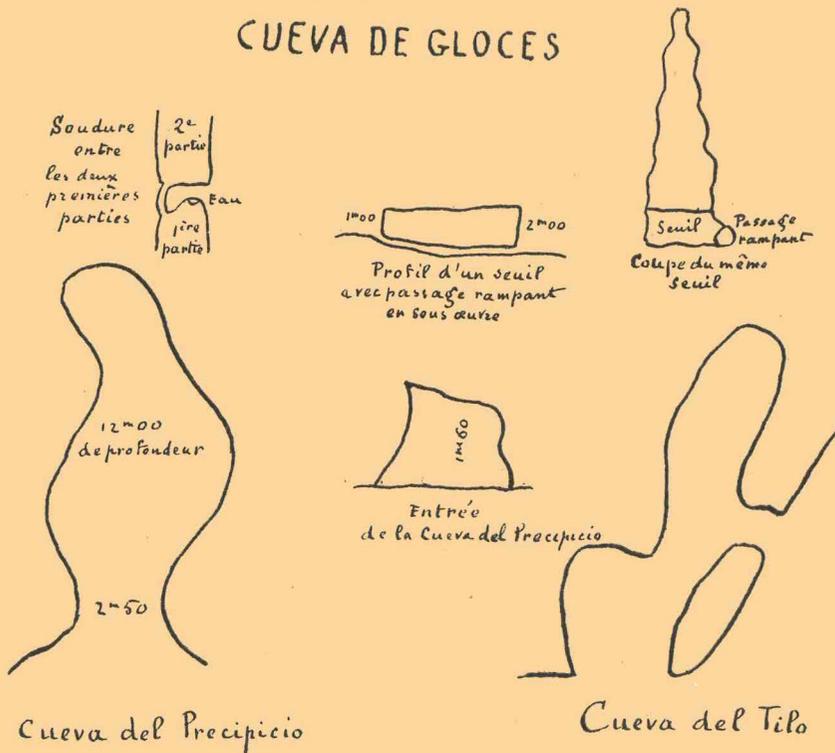
Cette supposition s'est justifiée. En 1906, soit un an après la tentative de MM. Jeannel et Racovitza, le curé de Fanlo, D. Pedro Sopena Gabas, avec cinq hardis compagnons, s'attaquait à la Cueva de Gloces et la prolongeait d'une troisième galerie.

A gauche de l'éperon rocheux, on s'élève par une cheminée où, au bout de quelques mètres, on se trouve coincé sur une espèce de perchoir, ayant au-dessus de la tête un large ciel et à main droite un roc tabulaire. Les murs sont tapissés de concrétions semblables à des mousses et à des grappes de raisins pétrifiées. En même temps, une fente s'effondre sous vos pieds. Il y a là un casse-cou de 5 à 6 mètres, tout à fait vertical, et dont on triomphe en se laissant glisser le long d'une corde, le dos et les genoux

(1) *Archives de Zoologie Expérimentale* (n° 8, mai 1907), Paris, Schleicher frères, éditeur, pp. 505 à 508.

arc-boutés, à la façon d'un ramoneur. Au fond de cette crevasse, le couloir se reforme, s'allonge, puis, accusant une dizaine de mètres de hauteur, tourne, envahi du même coup par une lagune de 5 mètres de long et de 1^m 50 à 2 mètres de large. On entre alors

Détails
de la
CUEVA DE GLOCES



dans l'eau qui arrive aux chevilles, et, au-delà, tout se clôt hermétiquement. Ce bain de pieds est le dernier mot de la Cueva de Gloces.

La longueur de ce troisième bras est de 75 mètres, évalués au pas, car la corde qui servait à notre arpentage dut rester suspendue, avec un homme en haut pour la tenir.

En additionnant les mesures des trois parties qui composent la Cueva de Gloces, nous obtenons un total de 353^m 40 (Therm. 10° 1 cent. au fond; air extérieur 13° 5). D'après mon baromètre holostérique, la dénivellation serait de 10 mètres à peine, et cela

en surélévation de l'entrée. Faute d'instrument, cette différence demeure inappréciable; vous montez sans vous en apercevoir.

Je juge inutile de donner le plan d'ensemble de la Cueva de Gloces, d'autant plus que ce plan, reproduit à l'échelle, exigerait une planche à part. Sauf quelques inflexions, la direction est rectiligne d'un bout à l'autre, comme à la Cueva de los Moros, et avec le même crochet terminal. Quant à la lagune du fond de Gloces, fort au-dessus du Rio Jalle, elle n'a rien de commun avec ses infiltrations et ses crues. Il se pourrait que toutes deux, los Moros et Gloces, aient été des couloirs de dérivation actifs à l'époque où la gorge était elle-même un conduit souterrain. Selon le carabinero Perez, une cinquième cueva inaccessible existerait au niveau du courant.

Un naturaliste espagnol, D. Manuel Martinez de la Escalera, à la recherche de coléoptères du genre *Bathysciæ*, visita en 1893, dans la péninsule, un certain nombre de cuevas (1). Parmi celles-ci, il cite, auprès de Fanlo, une « cueva sin nombre » une grotte sans nom située « en el Barranco de Pardina a media hora al N. del pueblo » dans le Barranco de Pardina, à une demi-heure au Nord du village. Elle lui fournit quelques-uns des insectes qu'il chassait. Mais, comme le Barranco de Pardina se trouve à trois heures de Fanlo, et non à une demi-heure, n'y aurait-il pas lieu de supposer que ces deux lignes désignent plutôt l'une des grottes du Barranco de los Gloces? Je n'ose être affirmatif, les renseignements n'étant pas des plus précis.

En ce qui concerne l'autre cueva signalée par le même savant sous cette rubrique : « Fanlo (Huesca). Cueva sin nombre a una hora rio abajo al lado del molino » grotte sans nom à une heure en aval et à côté du moulin, j'hésite également à l'identifier avec la grotte voisine du moulin de Aso, dans le Barranco de Viandico.

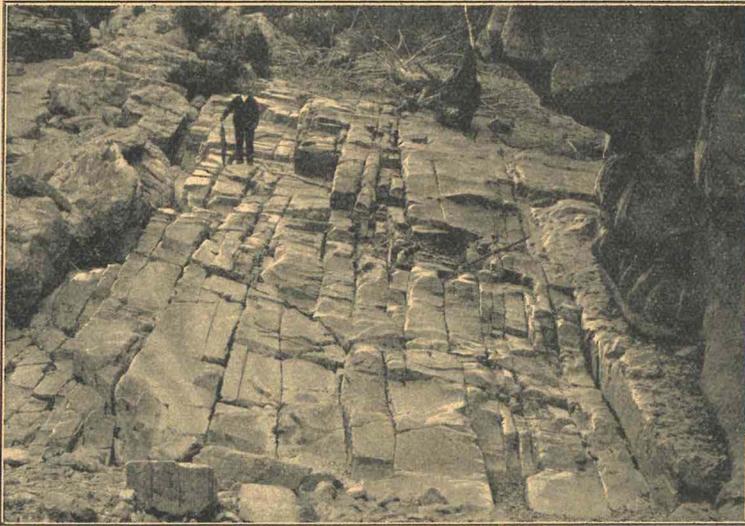
II

LE BARRANCO DE LA VALLE.

Sur toutes les cartes que nous possédons, les barrancos de la Valle et de Caldaruelo sont absents, mal placés ou confondus.

(1) *Examen del grupo « Bathysciæ » de España por DON MANUEL MARTINEZ DE LA ESCALERA* (Anales de la Soc. Esp. de Hist. Nat., Madrid, tomo XXVIII, año 1899, pp 363 à 412).

Le Barranco de la Valle (2) émane du Pueyo de Mondicieto et le Barranco de Caldaruelo du Plan de Tripals. Wallon, que l'on peut, à ce propos, consulter, indique un certain Barranco de Mondicieto, versé par le Pueyo, et qui est le Barranco de la Valle, bien que ne se fourchant pas, comme il faudrait, autour du pic en question. Par contre, le Barranco de Caldaruelo ne figure pas exactement sous le Plan de Tripals, avec son satellite, le Barranco



Lucien BRIET.

BARRANCO DE LA VALLE. — UN LAPIAZ.

de Caldaruela. Pour la carte Schrader, le Barranco de la Valle est un ravin qui provient à la fois du Pueyo de Mondicieto et du Plan de Tripals.

Dans le chapitre précédent, on a vu que, d'un côté, le Rio Jalle tournait pour rejoindre le Rio Ara, et de l'autre, c'est-à-dire au levant, que le Rio Aso exécutait une boucle contraire, dans le but de grossir le Rio Cinca par l'intermédiaire du Rio Bellos. Entre ces deux torrents, et empêchant la formation complète de l'*x* qu'ils esquissent, court une ligne de partage des eaux. Cette ligne, dont personne n'a jusqu'ici expliqué le relief, se détache de la

(1) On devrait dire et écrire *Barranco del Valle*, « vaile » étant du masculin en castillan. Comme tant d'autres expressions que je signale, quand l'occasion s'en présente, « Barranco de la Valle » est un provincialisme spécial au Haut Aragon.

Sierra de Solana pour s'abaisser vers le Castillon, joli cône boisé. Elle coupe ensuite la Cruz de Perula (Br. 1395 m., 2 obs.), puis, laissant Fanlo à droite, touche successivement trois mamelons, de moins en moins élevés, l'un portant les aires « eras » du village (Br. 1360 m.), l'autre des champs, et le troisième la « ermita » de San Pelayo (Br. 1355 m.). De là, elle s'abat brusquement pour créer le Cuello Lobrico (Br. 1276 m., 7 obs.), à partir duquel la délimitation des deux bassins remonte, sans arête qui l'accuse, jusqu'à la faite du Pueyo de Mondicieto, mais facile à suivre de l'œil néanmoins, entre le Barranco de la Valle, origine du Rio Aso, et le Barranco de Calvera, affluent du Rio Jalle.

Deux ravins nés sur les flancs du Pueyo de Mondicieto forment en se confondant au-dessous de cette cime, le Barranco de la Valle, qui contraste avec toutes les déchirures des environs. Ces déchirures, en effet, s'inscrivent entre des pentes plus ou moins ouvertes, alors que le Barranco de la Valle s'emmuraille, bordé de falaises superbes et rougeâtres, dignes de la région. A le considérer de las Eras, sillonnant le versant qu'il occupe, on dirait un bief monstrueux, un canal fait de main d'homme. Je lui rendis hommage par deux fois, les 7 et 10 septembre 1910, car aucun étranger ne l'avait parcouru encore.

Le « camino del Puerto » traverse le Barranco de la Valle au lieu dit la Freda (Br. 1268 m., 7 obs.). De suite, le ravin déploie sa double ligne de retranchements, et un regard en arrière permet d'embrasser la ligne de partage des eaux, du Castillon à San Pelayo. Après avoir longé l'étrange rainure, il faut sauter dans son lit. De gros blocs s'y entassent à même une végétation hirsute. C'est un chaos où les fureurs du ruissellement se sont violemment assouvies. Là, un mur vertical porte à sa base les marques d'un trait de scie de 0^m 70 de haut sur 1^m 50 de profondeur, et au bout duquel des strates écroulées engendrent un chaudron. L'espèce de glissoire oblique, qui poussa les eaux à exécuter ce travail, a été en partie détruite par un surcreusement. Quelques jours plus tard, je découvrais un affouillement identique dans la Cueva de Aso, où coule un ruisselet.

Et combien de détails s'efforcent de plaire ! Au-dessus des mille déchiquetures d'un taillis vivace, et de plus en plus luxuriant, trônent des pinacles ruineux, des pans de mur oxydés et roussis par des siècles de soleil. Une odeur aromatique flotte ; des tentures somptueuses se répandent ; maints arbres, accrochés au roc,

semblent plutôt vivre d'air. Un redan détermine un « estrecho ». On trébuche sur un glaciais, dont une fissuration intense a étonnamment quadrillé la surface, et ce pavage grossier, cette mosaïque de moellons rectangulaires est une variété de lapiaz, due à la désagrégation de couches aptes à se débiter en cubes et en parallépipèdes. Il y pourrissait un pin énorme, victime d'un ouragan et fracassé en deux par sa chute.

Nous débouchâmes sur une esplanade, où des falaises grandioses fermaient en sens inverse le Barranco de la Valle. Dans un recoin s'acculait une mare. La sourcette qui l'alimentait émanait d'un réduit supérieur étouffé entre des strates debout, continuation de celles qui, dûment arasées, formaient plus bas le lapiaz. Son eau perlait goutte à goutte par les fissures d'un rocher humide et moussu (Br. 1409 m.; 2 obs.). Boisson fraîche et délicieuse, mais que de patience pour emplir mon gobelet ! Tout au fond, se produisait un autre suintement où, malgré notre présence, un oiseau effronté vint boire. On ne rencontre pas d'autre fontaine dans cette partie du Barranco de la Valle. Des degrés abrupts nous permirent de sortir de cet asile romantique, où, si ingénument, s'était réfugiée la naïade, dont l'urne tarie avait cessé de verser le Rio Aso.

Au même moment, sans rien perdre de leur style, les murailles du Barranco de la Valle s'écartent et reculent, pourvues de contreforts et de créneaux, et teintes d'un beau gris clair jaspé de pourpre et d'or. A la faveur de ce vaste thalweg, s'épanouissent quantité de buis, dont les touffes fières et luisantes enveloppent, circonviennent d'humbles claières, lambeaux de pelouse, que les Aragonais appellent des « cubilares », le bétail aimant à dormir dans ces interstices ombreux, après avoir erré et brouté à sa faim. Mes guides découvrirent des traces qu'ils attribuèrent à un blaireau « tajubo » (1). Parfois, le bocage augmentait au point que les crêtes encaissantes ne se voyaient plus. Le rio coudoyait la falaise orientale. Nous suivîmes par force son lit aride qui persistait à s'élever. Des dallages à cupules, des vasques, des mégalithes, des débris ligneux, des grèves s'y prodiguaient, avec des dépressions, des seuils et des anfractuosités. Le travail des eaux sauvages avait fait merveille. Je considérai longuement, sur notre gauche, une vaste cueva innommée, mais sans profondeur, comme la plupart des grottes de la Vallée de Vio.

(1) En castillan *tejón*.

Quand un obstacle nous rejetait sur les talus de bordure, nous nous intéressions à la variété des essences. Il y avait des sorbiers, des sapins, des hêtres, des ifs. Nous toisâmes un tronc colossal. Un botaniste eût pu cueillir des charges d'origan (*origanum vulgare* L.). Outre cette rouge marjolaine, je remarquai, parmi les plantes qui foisonnaient, des fraisiers; quant aux framboises, elles ne sont pas aussi abondantes que dans le Cañon de Añiselo. On parvient à la bifurcation. Alors, en travers de l'embranchement Est, un énorme soupirail surgit, abri sous roche, où, à l'occasion, s'hospitalisent les moutons, tandis que, sur le bord d'un surplomb audacieux, un pin met une aigrette qui s'affine, et qui fait songer à un bouquet, que la montagne offrirait au ciel.

Je n'ai pas été plus avant dans le Barranco de la Valle.

III

LE BARRANCO DE VIANDICO.

Du faite du mamelon où s'assemblent les aires de Fanlo, on reconnaît, à première vue, que le Rio Aso prenait jadis sa source au Pueyo de Mondicieto, dans le Barranco de la Valle. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le Barranco de la Valle ne recèle aucun ruisseau pérenne. Et, au sortir de cette tranchée, le lit du torrent continue de se poursuivre à sec, jusqu'à hauteur de Fanlo, où un filet d'eau apparaît, çà et là, mais si faible et si intermittent qu'il ne compte guère. C'est ici le moment de rapporter que, durant son parcours, le thalweg du Rio Aso change plusieurs fois de dénomination. On croirait, à en entendre parler, qu'il s'agit de plusieurs ravins épars et distincts, et non d'un ensemble de couloirs se succédant bout à bout. A partir du Cuello Lobrico, le Barranco de la Valle fait place au Barranco de Laspuña. Devant Buisan, celui-ci, à son tour, s'efface, et on ne connaît plus que les barrancos de Guamp et de Gorganiara. Le Barranco de Aso commence en face du village de Nerin et souffre également de cette instabilité toponymique, les habitants de Sercué ayant gratifié la portion de gorge comprise entre le pont de Espucialla et le débouché du Cañon de Añiselo d'un nom particulier, celui de Barranco de Viandico.

Dans le Barranco de Viandico, le Rio Aso existe enfin. Il coule, et si abondamment qu'il fait mouvoir deux paires de meules. On y pêche des truites fort belles et fort bonnes. Mais le fait n'a rien de miraculeux : il s'explique très naturellement par la présence d'une grosse source, la Fuente de Viandico, qui jaillit dans le lit du torrent qu'elle ressuscite, et qui doit être considérée par l'hydrologue comme la résurgence incontestable de toutes les eaux infiltrées autour de Fanlo (1).

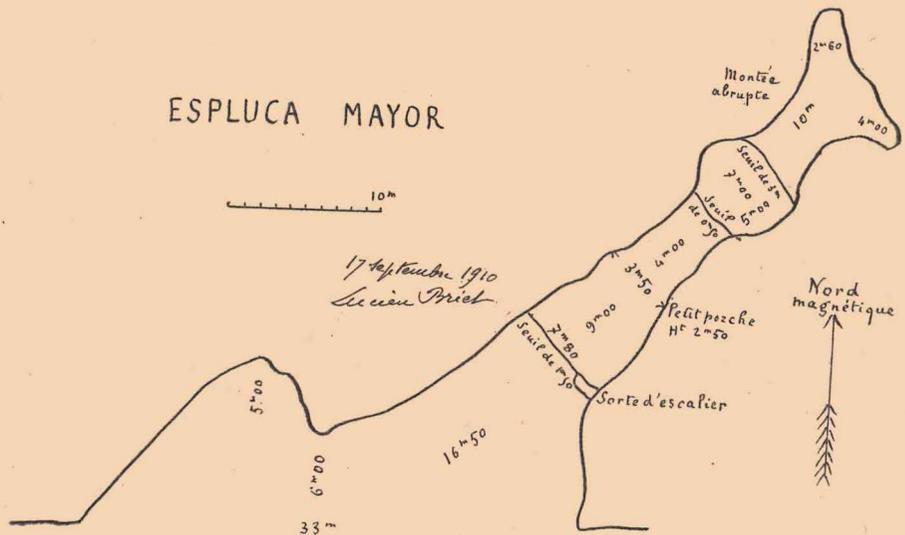
Le phénomène qui caractérise la Vallée de Rodellar et le bassin supérieur du Rio Vero se reproduit ici avec opportunité, et, en l'observant, j'étais loin de penser que, deux semaines plus tard, j'allais le retrouver encore sur le plateau de Vio-Buerba. Dans la vallée du Rio Aso, les sources sont rares et n'offrent avec cela que des débits insignifiants ou entièrement utilisés. Il s'agit pourtant d'une région étendue, où les pluies tombent normalement et où les intempéries accumulent en hiver plusieurs pieds de neige ! Apport formidable qui devrait créer et entretenir quantité d'émergences... Eh bien non. Autour de Fanlo, l'enfouissement progressif des eaux superficielles, accéléré par une déforestation impitoyable, joue un rôle tout à fait sérieux. Aucun ruisseau n'arrive par les ravins émanant du Pueyo de Mondicieto, du Plan de Tripals et de la Punta Crespeña. Aride, le Barranco de Caldaruelo, en dépit de la Fuente de l'Ojo; arides aussi, les barrancos de Canalazos, de Labaneras et de Ballatar ! Ce versant, du reste, est d'une déplorable nudité et jure fortement avec les pentes opposites toujours recouvertes de « pinares » sapinières : ne nous étonnons donc pas que les eaux qui fécondent les prairies de Fanlo et de Buisan proviennent de la Solana. L'utilité de la forêt, conservatrice des sources et de l'humidité du sol, devient, dans la vallée du Rio Aso, un axiome évident. Oui, même au pied du Marboré que des orages si fréquents arrosent, on ne rencontre pas de ruisseaux, là où la montagne a été déboisée, alors que, sur les plans inclinés respectés par les bûcherons, serpentent des dégorgements dignes de rendre service à l'homme, qui les a, en conséquence, dirigés vers son habitat...

C'est sa nature de terrain calcaire, et surtout l'immense déforestation qu'elle a subie qui sont les causes de la sécheresse irrémédiable à laquelle la Vallée de Vio se trouve actuellement

(1) Une excavation sans profondeur domine la Fuente de Viandico.

en proie. Le Rio Aso a disparu de sa surface. Mais cette fugue n'est pas un anéantissement absolu.

Car c'est en sous-œuvre maintenant que le Rio Aso, toujours existant, accomplit ses fonctions de drainage, et cela, en vertu de la loi hydraulique qui veut que, *gouttière chargée d'évacuer les pluies, dans ce qu'elles ont de superflu, tout thalweg comporte un ruisseau, apparent ou non, et qui surgit invariablement, dans ce dernier cas, à la base de la région désertée par les eaux superficielles.*



De séjour à Sercué, casa Marcial, j'en profitai pour visiter le Barranco de Viandico. Mon hôte, D. Miguel Galino, avait un fils; il me l'octroya comme guide. Nous eûmes à exécuter une descente brutale: je plains les femmes qui ont à remonter quotidiennement cette piste, avec, sur la tête ou sous le bras, une charge d'eau. La fontaine de Sercué sourd fort en contre-bas du village. Point de « deposito »; elle émane (eau 12° cent.; air extérieur, 10° 2) d'un trou auquel on a adapté une gargouille de bois. Un abreuvoir pour les animaux et un bassin à l'usage des lavandières s'y adjoignent; et des ormes touffus ombragent le tout.

A partir de ce point, le chemin se perd et dégénère en sente qui s'effondre dans le Barranco del Molino. Au débouché d'une détestable cassure, une suite de degrés, qu'on appelle « los

Grados » crée une échelle, où les mains servent autant que les pieds. Nous tombâmes sur une corniche accrochée à la rive gauche du Barranco de Viandico, petite gorge coquette et lambrissée de parois adorablement teintes.

On poursuit dans le sens du courant, sous un mur rougeâtre, haut de 15 à 20 mètres, et en dominant en même temps le chenal sauvage au fond duquel glisse ou cascade le Rio Aso. Nous stoppâmes devant la Espluca Mayor.

Cette grotte (Br. 984 m.) s'ouvrait de plain-pied et sa vaste arcade comptait 33 mètres de large sur 10 à 12 mètres d'élévation. Il n'y avait à gauche qu'une simple anfractuosité, mais, à droite, montait un couloir qui s'enfonçait au Nord-Est, et devant lequel existait un ressaut de 1^m 50, rendu accessible par des pierres entassées. Au bout de 13 mètres, nouvelle marche de 0^m 50 et salle ovale, qu'un à pic de 3 mètres essayait de clore. Non sans peine, Joaquín s'y hissa, et 10 mètres au-dessus, la grotte cessait, en lançant de part et d'autre deux grandes niches dont la plus élevée dégénérait en lézarde. Rien de spécial à signaler dans cet antre d'excessive raideur. Il représentait un aven greffé sur la galerie souterraine que fut d'abord le Barranco de Viandico. Etant donné le nom pompeux de la Espluca Mayor (grande grotte), je ne m'attendais pas à un résultat aussi piètre.

Revenus au grand jour, mes hommes reprirent leurs sacs, et je donnai le signal du départ. Il nous restait à voir la caverne voisine du « molino » de Aso. Ce moulin occupait un site délicieux. Nous l'atteignîmes promptement. Non loin d'un beau plancher de roche vive, une poutre tant bien que mal équarrie faisait office de « palanca » passereile. Le moulin de Aso se composait de deux cabanes, distancées et superposées de façon à pouvoir travailler ensemble. Sur le côté, se rangeait une petite écurie indispensable. Des flancs de la bâtisse inférieure, une cascade s'échappait et tombait, en s'éventailant, dans un gouffre, que je voulus photographier, et qui s'enlisait au milieu de la végétation luxuriante et tiède qui peuplait le Barranco de Viandico.

Le moulin de Aso (Br. 928 m.) appartient à Sercué et à Nerin, ce qui n'empêche pas Vio, Buerba et Buisan de venir y moudre, le cas échéant. Quant aux habitants de Fanlo, ils trouvent plus commode d'aller à Broto. Système primitif et sans aucune complication : la farine et le son sont emportés tels quels par le paysan qui les blute chez lui. Un certain D. José Lardiés, qui vivait en

pension à la casa Marcial, avait affermé cette usine. Il s'empessa de me fournir, dans sa baraque, pendant que nous y cassions la croûte, quelques données sur les crues du ruisseau qui sortait de la Cueva de Aso; puis, comme aucun client ne le retenait, nous l'emmenâmes.

Défundue par un détestable fourré de ronces et de buissons, la Cueva de Aso se creuse en surélévation du torrent qui bruit devant elle. On la nomme dans le pays Cueva de las Moras (Grotte des Moresques) plutôt que Cueva del Molino, mais, comme les grottes dites de los Moros ou de las Moras abondent en Espagne, la dénomination de Cueva de Aso évitera toute confusion et en outre désignera le point précis occupé par cette caverne dans la Vallée de Vio.

Un imposant portail, trop surbaissé cependant, 31 mètres de large sur 6 mètres de haut, et faisant à peu près face à l'Est, sert d'entrée à la Cueva de Aso (Br. 962 m.), dont le seuil se trouve en partie obstrué par un talus d'éboulis, qui oblige le ruisseau à couler sur la droite. On pénètre d'abord dans un énorme vestibule; il a 68 mètres de long. L'élévation du début se réduit peu à peu et, au fond, ne compte plus que 2 mètres. De minimes stalactites pendent; quelques blocs s'écartent. Uni et battu comme une aire, le sol argileux se pave çà et là de galets rougeâtres, où ne tardent pas à s'étaler de minces nappes d'eau.

A l'extrémité de cette poche, et vers le Nord-Ouest, s'amorce une galerie, qui se déploie sur une distance de 170 mètres, et en conservant d'un bout à l'autre 4 à 5 mètres de hauteur. Sa largeur varie : à l'origine, 33 mètres et 16 mètres en son milieu. A mesure qu'on avance, des gours s'accusent, des bornes pointent, un cône touche au plafond. Le ruisseau se prenant à envelopper une masse stalagmitique, on l'enjambe; belles pendeloques. Les marges de boue de ce ruisseau, qui a 2 mètres de large et 0^m 25 de profondeur, se découpent nettement. Un méandre oblige ensuite à réintégrer la rive gauche. On s'évertue à travers un vaste dépôt de concrétions, puis on traverse derechef, les pieds nus ou sur des épaules complaisantes. Une des parois s'érode par la base. Le couloir se prolonge un instant encore et, soudain, se dilate en forme de salle. Là, au pied d'une banquette de 2 mètres de haut qui barre la cueva, naît le ruisseau (Eau 9° 1 cent.). Son écoulement ne s'effectue pas de suite selon une ligne directe. Il hésite, décrit un demi-cercle, inonde un affouillement tapissé d'un rideau

de stalactites, par laquelle la grotte se continuait peut-être autrefois, revient sur lui-même, et, après s'être infiltré sous une plage caillouteuse, s'engage dans la galerie qui le conduit au Rio Aso.

Nous gravimes la banquette et reconnûmes que la grotte se terminait définitivement à 10 mètres au delà. Dans ce recoin, par exemple, la décoration était splendide « ¡ Es el mas majo de la cueva ! » s'écrièrent mes Espagnols à peine en haut. Quantité de concrétions variées, des colonnes, des pendentifs, des cierges, très blancs parfois, s'accumulaient. Par contre, le plafond atteignait 2 mètres au plus, et, sans le vouloir, avec nos têtes, nous brisions, à chaque instant, des tuyaux de plume en formation. Quand il pleut, l'eau jaillit tout au fond et ruisselle en cascade sur le seuil. Nous finîmes par dénicher un bassin très curieux, de 1 mètre de long sur 0^m 60 de large. Il contenait une couche d'eau de 0^m 30 (Eau 9° 5 cent.; air 10°) et possédait une margelle cristallisée d'un travail exquis. La somme de nos cordées donnait à la Cueva de Aso une longueur totale de 238 mètres.

Quelques stalagmites se sont formées sur la couche d'argile épandue çà et là, et comme cette interposition les a empêchées de se souder à la roche sous-jacente, on peut les soulever et les reposer à terre sans difficulté.

À la suite de grands orages ou de périodes très pluvieuses, le ruisseau de la Cueva de Aso s'enfle et se trouble, débitant de quoi faire tourner une meule, et même davantage. Cet apport exceptionnel n'émane pas en entier du fond de la grotte, car, non loin de l'entrée de la galerie, j'ai vu, de mes propres yeux, le 18 juillet 1905, la voûte déverser un jet abondant. Ce jour-là une crue noyait tout. Je revins à Boltaña et j'y fus immobilisé par une grave indisposition, une entérite, qui m'obligea à regagner mes pénates le mois suivant. Mais avant mon départ, j'avais eu le plaisir de lier connaissance avec MM. Jeannel et Racovitza, alors en excursion avec M^{me} Racovitza sur le versant espagnol, et de leur donner Lorenzo Viu qui les guida, le 17 août, à la Cueva de Aso, où ils recueillirent un bel *Ischyropsalis*, des *Glomérides*, des araignées et des *Diplopodes*. Je n'y revins, quant à moi, que cinq ans plus tard, ainsi qu'on vient de le voir.

La Espluca Mayor perce la rive gauche du Rio Aso et la Cueva de Aso sa rive droite. Comme nous l'avons dit, la première semble avoir été un aven greffé sur la fissure souterraine qui fut pro-

blement le Barranco de Viandico, fissure dont la Cueva de Aso représenterait alors une dérivation, un bras latéral. Maintenant, le ruisseau pérenne qui arrose la Cueva de Aso, tout en étant grossi à l'occasion par des infiltrations venues d'ailleurs, se détacherait-il du courant mystérieux de la résurgence de Viandico qui jaillit en amont? On peut le supposer, Metils et le plateau de Vio-Buerba s'égouttant en sens inverse, par l'intermédiaire d'une forte source vauchusienne, affluent du Rio Yesa.

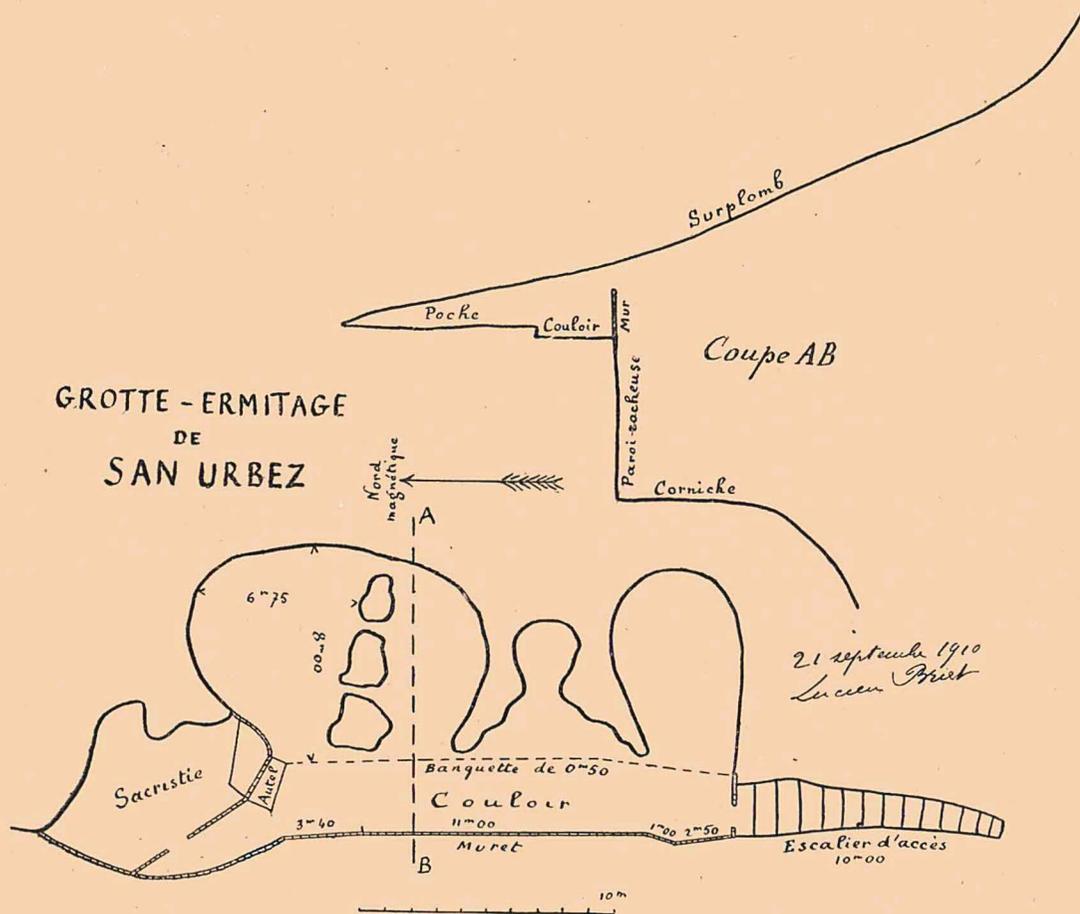
En aval du « molino » de Aso, un chemin s'abat dans le lit du torrent et aboutit au confluent du Rio Aso et du Rio Bellos. Le bastion qui domine ce confluent est une des racines du Pic de Sastrales et a en outre la gloire d'abriter dans son giron le fameux ermitage de San Urbez, dont on distingue très bien l'enfoncement fermé par une maçonnerie. Il est facile, en franchissant à gué le Bellos, de monter jusqu'à cette « ermita »; mais pour y entrer... il y a lieu d'en demander préalablement la clef au curé de Vio, dépositaire d'icelle.

Faire le grand détour vaut beaucoup mieux, car on passe alors devant le débouché du Cañon de Añisclo. Quel tableau extraordinaire! De part et d'autre de la formidable tranchée qui sépare Sercué des Masadas de Aso, des murailles s'élèvent taillées d'équerre, monumentales, et d'un rouge ardent. Elles semblent plutôt dignes d'étreindre un fleuve infernal qu'un gave bleu et blanc, encadré de vert. Des scmmets, au-dessus, se découpent en pointes fantastiques, mais les yeux demeurent accaparés par l'ossature triomphante de ce fragment de garganta, à la magnificence duquel le Barranco de Viandico répond faiblement.

On coupe en écharpe les pentes rapides et sauvages qui étayent le plateau de Vio, dans la direction du Défilé de las Cambras. Le pont de San Urbez se montre. Avec une hardiesse qui rappelle le pont Napoléon, aux bains de Saint-Sauveur, son pauvre tablier unit les parois d'une crevasse étroite et sinistre. D'un côté, de grands arbres frissonnent; de l'autre, la roche tombe, plonge à pic, jusqu'à un ruban d'eau, où la lumière du jour se reflète à grand'peine. Dans une ravine voisine, facilité d'aller boire à une source excellente, la Fuente del Puente. De grands enfants ont arraché quelques pierres aux parapets de ce pont pour les jeter à bas et calculer le temps qu'elles mettaient à atteindre le Bellos. Le vide est réellement effrayant. Y a-t-il une cinquantaine

de mètres? Traversé le gouffre, une bifurcation existe : par la gauche, on se rend à San Urbez et par la droite à la Cueva Lobrica.

Tapie sous un surplomb gigantesque, la grotte de San Urbez se compose de quatre niches contiguës, les deux dernières commu-



niquant entre elles (Br. 936 m., 2 obs.). Dans ces niches, plus larges et plus profondes que hautes, il faut marcher accroupi. Un couloir de 20 mètres de long sur 3 mètres de large s'allonge devant elles et mène à un autel de plâtre dédié au saint. La clarté du dehors entre suffisamment, grâce à la baie oblongue qui sépare la voûte et le mur de fermeture. Une pièce obscure joue le rôle de sacrestie. On accède à cette chapelle par un escalier grossier muni d'une rampe à l'avenant. Je me borne à ces quelques détails, le

plan que je publie valant mieux que la meilleure des descriptions... J'ai parlé déjà, et comme il fallait, de la grotte du Sastrales, et raconté l'histoire du saint dont les Aragonais invoquent l'intercession, sitôt qu'une sécheresse inusitée compromet leurs récoltes (1).

Je consacrai une heure, le 21 septembre 1910, à mesurer les aîtres de San Urbez, puis revins sur mes pas, afin de suivre la rive gauche du précipice du Bellos et de gagner ainsi la Cueva Lobrica.

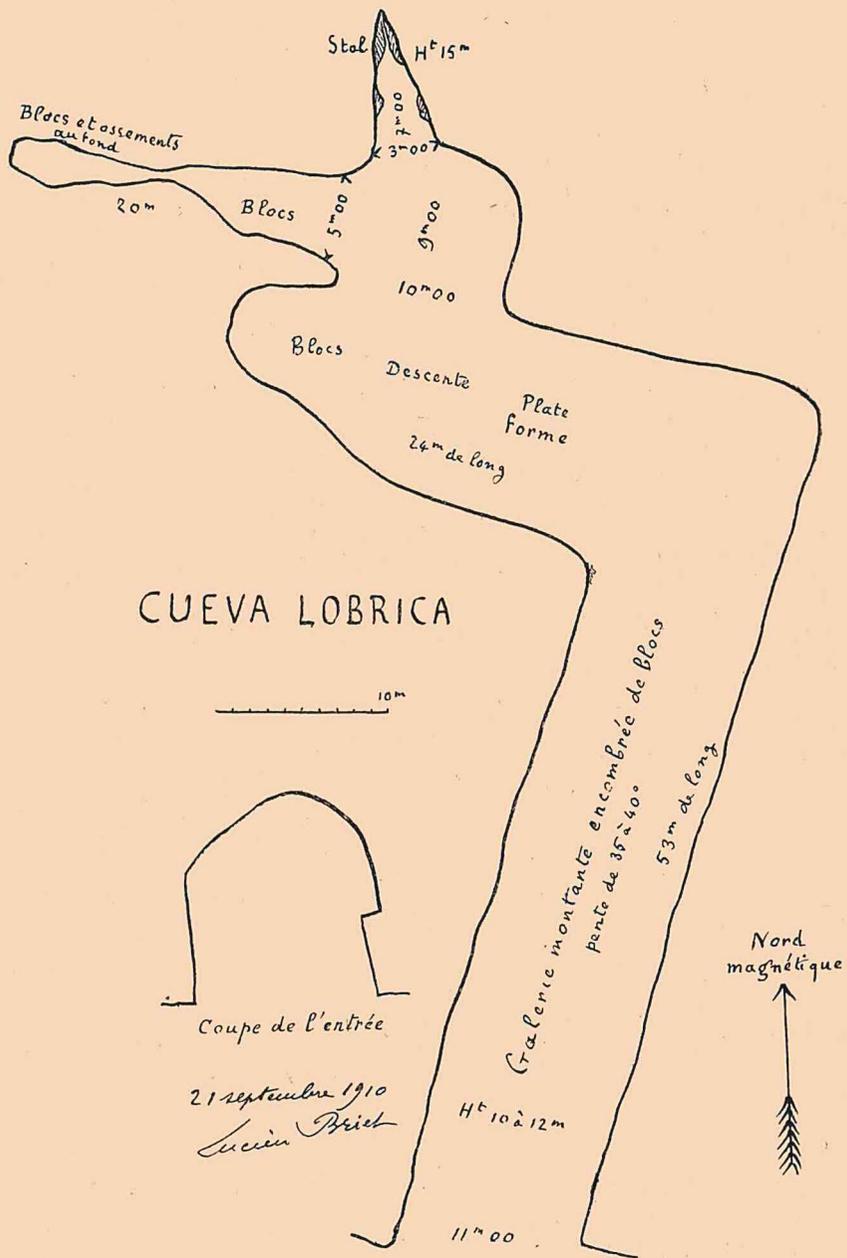
Après avoir coulé du Nord au Sud, dans le Cañon de Añiselo, le rio Bellos dévie du Nord-Ouest au Sud-Est, violemment étreint par le Défilé de las Cambras. Il y épouse une rainure qui semble la prolongation du Barranco de Viandico. Cette rainure commence à l'angle de la grotte-ermitage et, sous l'action corrosive et mécanique des ondes, s'arrondit en carène de vaisseau. Le « Rio de San Urbez », car c'est ainsi qu'on l'appelle, semble navigable, mais plus souvent des blocs l'encombrent, entre lesquels le courant cascade, et où un portage de nacelles serait difficile. Cependant, au delà du Barranco del Acenal, se présente une sourcette, la Fuente del Cajigar. Son faible suintement alimentait deux flaques bien connues des animaux réduits à paître dans ses alentours... Je la notai soigneusement sur mon carnet, car, en ce pays aride, le moindre point d'eau doit être signalé.

Nous longions de très près le gouffre, quand j'aperçus, trouant sa paroi opposite, la Cueva del Retor (2). La bouche de cette grotte pendait vers le torrent, à demi voilée par un rideau de broussailles qui ne paraissait point avoir encore été soulevé. Quelle exploration tentante ! Mais, cette grotte, était-elle seulement abordable ? Pour arriver juste au-dessus d'elle, il y avait lieu de la repérer, en plantant un signal sur la rive où nous étions. Continuant notre chemin, nous arrivâmes au bord d'un escarpement d'où la Cueva Lobrica se discernait de profil, fort en contre-bas.

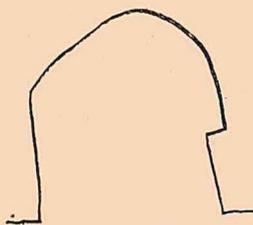
A Sereué et à Vio, on m'avait assuré que, sans corde, je serais incapable de descendre cet escarpement. Nous en avions donc emporté une, ne sachant ce dont il s'agissait. Mais nous n'eûmes pas à la sortir du sac où elle avait été mise. J'avais fait pis, sans

(1) Voir le *Bulletin de la Section du Sud-Ouest du Club Alpin Français*, n° 62 (décembre 1907) pp. 192 à 196 ; le *Bulletin Pyrénien*, n° 50 (mars-avril 1905) pp. 305 à 308, etc., etc.

(2) *Retor* pour « rector » curé.



CUEVA LOBRICA



Coupe de l'entrée

21 septembre 1910

Lucien Rich

être attaché. Avec un peu de précaution, tout alla bien, et même vite à la remontée. Quant à la roche, jugez de ma surprise, en reconnaissant le calcaire empâté de rognons de silex que l'on rencontre sous la Borne de Tuquerouye ! Nous eûmes ensuite affaire à un talus. L'entrée de la caverne (Br. 955 m.) se trouvait à plus de 50 mètres au-dessus du niveau du Rio Bellos.

Cueva Lobrica signifie « grotte louvière », *lobrica* dérivant de lobo, loup. Ce mot se retrouve dans la Vallée de Vio, au Cuello Lobrico, qui servait autrefois de passage aux loups transitant du Rio Aso au Rio Jalle, et réciproquement. Le porche de la Cueva Lobrica mesure 11 mètres de large sur 12 à 15 mètres de haut, et dessert une vaste galerie de 53 mètres de long, rectiligne, poussiéreuse, semée de gros blocs, très redressée, et qui, tout en conservant sa largeur et son élévation, s'oriente vers le Nord. On s'y élève d'une vingtaine de mètres pour le moins. La grotte tourne ensuite à angle droit du côté de l'Ouest, en descendant durant 24 mètres. Au fond de cette dernière partie et sur le côté, règne un cul-de-sac, aussi chaotique que le reste, mais où s'embranchent deux couloirs, l'un Nord de 7 mètres, et l'autre Ouest de 20 mètres, lesquels ont respectivement 3 mètres et 5 mètres de large. Le bras le plus court, haut de 15 mètres, est quelque peu humide; on y admire maintes draperies. Le couloir Ouest s'écrase et, au delà d'un étranglement devant lequel avaient piétiné nos prédécesseurs, nous découvrîmes des ossements humains. Que signifiaient-ils? Au temps de l'âge de pierre, les précipices de la Vallée de Vio n'étaient probablement habités que par des bêtes féroces. Le développement de la Cueva Lobrica atteint 113 mètres au total, et on peut y récolter, paraît-il, des *Bathysciæ* en abondance.

Aucune des grottes vues ou visitées par moi au cours de ce voyage ne figure sur le catalogue *Cavernas y Simas de España*, de Puig y Larraz. Deux ont été signalées, comme on l'a vu, par M. de la Escalera. Quant à celles où pénétrèrent MM. Jeannel et Racovitza, elles sont au nombre de quatre, la Cueva de los Moros, la Cueva de Gloces, la Cueva de Aso et la Cueva Lobrica, plus la Cueva de los Pajaritos, dans le Barranco de Pardina. Toutes les autres m'appartiennent.

Devant la Cueva Lobrica, le Rio de San Urbez prend fin. Les pêcheurs de truites poussent jusqu'ici pour aborder le torrent, qui foisonne en trous d'eau, en viviers naturels, d'où l'épervier

sort rarement bredouille. Et quel paysage vous entoure alors ! Un étroit se disloque ; de larges frontons plastronnent des contreforts ; la végétation fait chorus ; une peña empourpre l'espace, et le roc du Castillo affecte une importance de tour féodale debout au sommet d'un mont.

On a comme un avant-goût du Défilé de las Cambras.

IV

LE DÉFILÉ DE LAS CAMBRAS.

Le village de Sercué est séparé du village de Vio par la profonde coupure du Barranco de Viandico. Il faut deux « horicas » petites heures, pour aller de l'un à l'autre, en passant par le pont de Espucialla (Br. 1002 m.), dont l'arc de pierre se cache parmi de pittoresques rochers. Au delà de ce pont, on traverse le débouché du Barranco de Mallargüero, un honnête ravin, qui descend des hauteurs de Metil. Dans le bief rougeâtre qui s'enfoncé, on aperçoit la tache noire de la Espluca Mayor. Du côté du Défilé de las Cambras, où tant de parois se superposent, on croirait assister au miracle de la multiplication des calcaires. L'enfilade du Cañon de Añisclo, dans un autre sens, révèle le Mont Perdu. Une cabane, la caseta Llana, annonce la crête. On franchit le Col de las Fuebas (Br. 1246 m.), on contourne l'origine du Barranco de Ballatar, et au bout d'un quart d'heure, on est à Vio (presbytère et église, Br. 1200 m., 9 obs.).

Le 19 septembre 1910, je ne trouvai point dans sa cure mosen Felipe. D'impérieuses affaires de famille l'avaient appelé et retenu à Castellazuelo, près de Barbastro, son village natal. Mais, nous nous étions vus à la fête de Fanlo, et il avait donné des ordres, si bien que sa servante, Joaquina, nous accueillit sans hésiter. Pendant cinq jours, je fus seigneur et maître chez mon vieil ami. Les touristes pourront demander l'hospitalité à la casa Lardiés « de abajo » d'en bas, qui fait partie d'un groupe de quatre maisons que l'église sépare du corps principal du village, et dont le propriétaire se nomme D. Miguel Palacio Buesa.

Aussitôt le lever du soleil, le lendemain, nous courûmes, Joaquin et moi, au Cuello (Br. 1241 m., 4 obs.), petit col adossé au Tozal de San Miguel, et d'où un sentier en zigzag s'abat vers

le pont de San Urbez. Ce sentier est un raccourci qu'il ne faut pas confondre avec le chemin de las Fuebas. Nous nous engageâmes dans le Défilé de las Cambras par une piste qui se détachait à droite et un peu au-dessus de la sourcette, dite Fuente del Cuello. De ce point, le Pic de Sastrales produit un tel effet que je n'hésite plus maintenant à le considérer comme supérieur aux môles splendides de la Vallée de Ordesa. En tant que « peña », ce rocher est unique : il évoque le souvenir de l'Olympe défilant Pélion entassé sur Ossa.

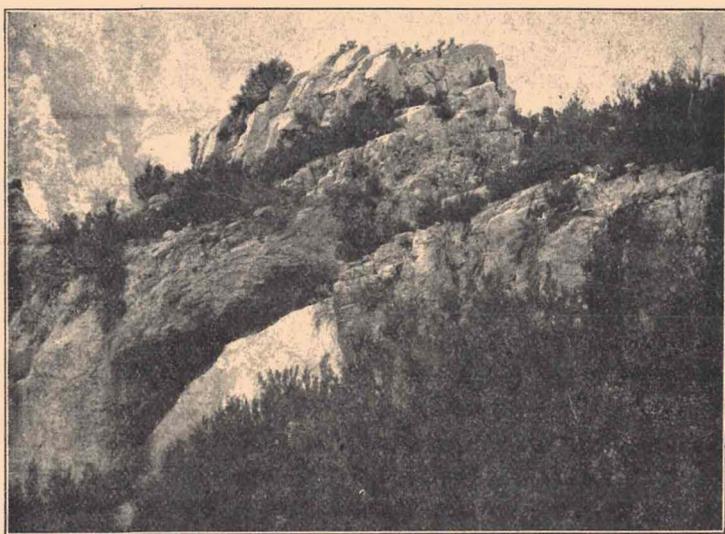
On apercevait au fond de l'abîme la Cueva Lobrica. Devant le rocher du Castillo (1), nous nous arrêtâmes. Ce rocher s'avancé en promontoire et étayait un dos d'âne gazonné, le Cuello Castillo, où foisonnaient de grosses sauterelles vertes « grellas ». La gorge commençait à être satisfaisante, quoique très déboisée. Nous jugeâmes utile d'escalader le piton, pour mieux admirer ce tableau émouvant.

Le Défilé de las Cambras tournait, et au-dessus de l'immense falaise rouge qui fermait son glorieux coude, apparaissait la cime de la Peña Montañesa, immatérielle, comme une vision céleste. Et, partout, ce n'étaient que corniches et remparts, que sylvestres haillons appendus et que paliers inaccessibles, tandis que sur les flancs du plateau des Masadas de Aso, se décharnait une stratification verticale, en concordance avec les bancs tordus de la Punta Crespeña; ces bancs, coupés par la gorge, renaissaient sur les pentes où nous étions, créant le Castillo, et se hérissaient ensuite en murailles déchiquetées : on eût dit comme une réédition des côtes de la Garganta de Janovas. En furetant avec mes jumelles au milieu de ce désordre, je découvris, dominant également la rive gauche du Bellos une nouvelle grotte touchant laquelle, à mon retour à Vio, je ne pus obtenir qu'un nom douteux, la Cueva del Herrero (Grotte du Forgeron). Une stalagmite, sous son porche, simulait un être humain, et il nous eût été loisible de la visiter après la Cueva Lobrica, si nous avions alors connu son existence.

Au delà du Cuello Castillo, le paysage devient fantastique. Une mitre grisonnante et fardée de rouge, jaillit parmi des faitages démantelés. Il faut franchir une brèche anguleuse. Plus bas encore, le sentier traverse une seconde barrière, mais en passant, cette

(1) Les indigènes disent *Castiello*, expression surannée.

fois, sous un pont naturel. Quel bonheur ce fut pour moi de retrouver dans le Défilé de las Cambras les roches percées de Escoain et du Barranco de Mascun ! A cause du pendage du terrain, et surtout par la faute des grands buis qui en occultent les bases, l'Arco de la Foratata ne se développe qu'imparfaitement. On ne l'embrasse bien que lorsqu'on le touche. Sa voûte, large de 10 mètres et haute de 7 mètres, compte 11 mètres d'épaisseur. Elle s'équilibre de travers et une grotte se dissimule dans son



LUCIEN BRIET.

DÉFILÉ DE LAS CAMBRAS. — L'ARCO DE LA FORATATA.

voisinage. La Cueva de la Foratata (1), que hantent les chèvres et les bûcherons, forme une salle de 20 mètres de profondeur, dont l'entrée, plutôt plein cintre, mesure 9 mètres de large sur 5 mètres d'élévation. Une mauvaise dégringolade nous permit ensuite de nous reposer sur une sorte de plate-forme.

Maintenant, la grande peña vermeille emplissait tout de sa monstrueuse floraison de rochers cramoisis et passémentés de vert. Un monde de strates, d'étages et de pinacles nous enveloppait de sa grandeur tragique. Certes, il m'eût été doux d'avancer encore et plus loin, mais le jour qui s'affaiblissait, le chemin qui

(1) En castillan, *Foradada* ou mieux encore *Horadada*, l'Arc de la (Roche)-Percée.

s'effaçait, nous engageaient à reculer, sans autre satisfaction que celle d'emporter l'inoubliable souvenir de ce que nous venions d'entrevoir. Nous n'étions point outillés pour explorer las Cambras à fond. En repassant sous le Tozal de San Miguel, je résolus de le gravir, car, étant donné la situation que les cartes lui assignaient, on devait embrasser, du haut de sa cime, en avant et en arrière, l'ensemble du défilé.

A vol d'oiseau, le Défilé de las Cambras s'étend sur une longueur de 8 kilomètres nettement déterminée par deux confluent, ceux du Rio Aso et du Rio de Puertolas avec le Rio Bellos. Cette gorge commence à l'ermitage de San Urbez et se trouve, dès sa naissance, encadrée à gauche par le Sastrales et à droite par le Tozal de San Miguel et la Punta de los Tozales. Aucun affluent ne déchire son emmurement interminable, sauf le Barranco de Labaneras. Le Défilé de las Cambras se poursuit comme un autre Colorado, entre la Minguasera, Bramapan et las Traviesas de Gallisué. Ce n'est qu'après s'être grossi du Rio de Puertolas, puis du Rio Yesa, que le Rio Bellos coule librement, baignant des rives amènes et civilisées qui se prolongent jusqu'à Escalona, où cesse la haute montagne.

Aucune voie de communication n'utilise ce précipice. Le va et vient des troupeaux et des bûcherons y a simplement frayé des pistes qui ne s'écartent guère des pentes supérieures. Quant aux points de descente, ils ne manquent pas, tant sur le versant de Vio que sur celui de Puertolas ! Le Sastrales se passe en col. Mais personne n'a encore parcouru le Défilé de las Cambras de part en part. Dans son sein, plus d'un mystère reste à éclaircir quoique le Rio Bellos ait servi parfois à charrier les grands arbres arrachés aux forêts de Añisclo, faute d'une issue meilleure et plus économique pour gagner la plaine.

On sait notamment qu'il y existe, à une demi-heure de Puy Arruebo, une source thermale sulfureuse, dont le jet, aussi gros que le bras, jaillit avec force à 0^m 50 au-dessus du niveau du Bellos, alors étranglé dans une fissure si étroite — 2 mètres de large — que les crues y noient tout en un clin d'œil. La profondeur de ce gouffre atteint 20 mètres environ. On avait jadis, pour en faciliter l'accès, très scabreux, même avec un câble, planté des crampons, mais ces chevilles de fer ont disparu l'une après l'autre, sous la fréquence des chocs occasionnés par les épaves que roule le torrent en furie. Arrivé à la source, il faut, les pieds

posés sur de vagues reliefs, se cramponner d'une main et de l'autre tendre sa bouteille. Le verre s'échauffe immédiatement. Un nuage de vapeur dénonce en hiver l'émergence de Puy Arruebo dont les eaux, en vertu de leur composition, se rapprocheraient, paraît-il, de celles qui font la renommée de Panticosa. A 300 mètres en aval, sourd, de la même façon, une autre fontaine analogue, mais beaucoup plus forte, du double au moins, et dont on ne peut approcher, les parois étant absolument coupées à pic autour d'elle. Bien que je ne les ai pas encore vérifiées personnellement, les renseignements qu'on vient de lire sont dignes de créance car je les dois à un domestique de la casa Marcial, de Sercué, qui avait été, pour le compte d'un malade, puiser à la fuente de Baños de Puy Arruebo.

A noter ici que toutes les sources minérales sont pour les Aragonais des « fuentes de Baños ».

Dans le chapitre que Mallada a consacré aux fontaines médicinales de la province de Huesca, il n'est point question de la source de Puy Arruebo, grâce à laquelle Escalona deviendra peut-être un jour le Saint-Sauveur du versant d'Espagne.

L'ascension du Tozal de San Miguel que j'exécutai le 22 septembre 1910, avant de visiter les grottes du Barranco de Labaneras, me fit, à l'improviste, découvrir une montagne qu'aucune carte ne signalait.

Une longue croupe, à l'Est de Vio, ferme l'horizon. Elle s'appelle le Tozal de San Miguel. Des champs s'étagent sur les bases de cette croupe et une sente en écharpe la gravit. Tout en haut, un tas de moellons commémore la « ermita » placée sous le vocable de San Miguel à laquelle la montagne doit sa dénomination. Le faite du Tozal de San Miguel, que l'on atteint par le Sud, s'allonge en pente douce, légèrement bombée, dans la direction du Sastrales. Il faut remonter cette crête (Br. 1423 mètres) jusqu'à ce que l'on plonge au Nord dans le Défilé de las Cambras, je dis au Nord, car, du côté du levant, une cime inattendue s'interpose entre la gorge et le spectateur. Cette cime, plus élevée et tout à fait distincte, m'a d'autant plus surpris, le jour où je m'aperçus de son existence, que les cartes Wallon et Schrader ne connaissent à cet endroit que le Tozal de San Miguel, auquel elles accordent une altitude de 1518 et 1512 mètres.

Durant la matinée, le 22 septembre 1910, la pression barométrique n'a point subi de variation, pour ainsi dire. Mon instrument

marqua 657.2 à 6 h. 48 du matin et 657.3 à 12 h. 55 du soir, de mon départ à mon retour. Comme dénivellation, j'ai obtenu 223 mètres de montée de Vio au sommet du Tozal, 52 mètres de descente du sommet du Tozal au col entre les deux pics, et 97 mètres de remontée de ce col au faite de la Punta de los Tozales. La différence d'altitude entre le Tozal de San Miguel et la Punta de los Tozales est donc de 45 mètres, au profit de los Tozales.

De Vio au Tozal de San Miguel, il y a 248 mètres de montée pour Wallon (1518 mètres — 1270 mètres) et pour Schrader 287 mètres (1512 mètres — 1225 mètres). Wallon répond mieux au chiffre fourni par mon holostérique. Dans certains cas, du reste, ses données m'ont paru moins sujettes à caution que celles de Schrader, plus cartographe, cependant, que son émule.

Ajoutons que du faite de Navain, ces deux montagnes ne se confondent point. Inutile de consulter à ce propos le panorama, vu de l'ermitage de Santa Marina, que Wallon a publié dans *l'Annuaire du Club Alpin Français* (1), car elles sont en dehors du cadre embrassé. Et puis, pour les voir se différencier, inutile de monter si haut, allez simplement de Vio au Cuello Aran ou au Cuello de Planascuas. Envisagées de Fanlo, de Nerin ou de Sercué, elles se dressent côte à côte sur la crête du Défilé de las Cambras, la Punta de los Tozales, plus aiguë, si bien que je croyais auparavant avoir affaire à Bramapan.

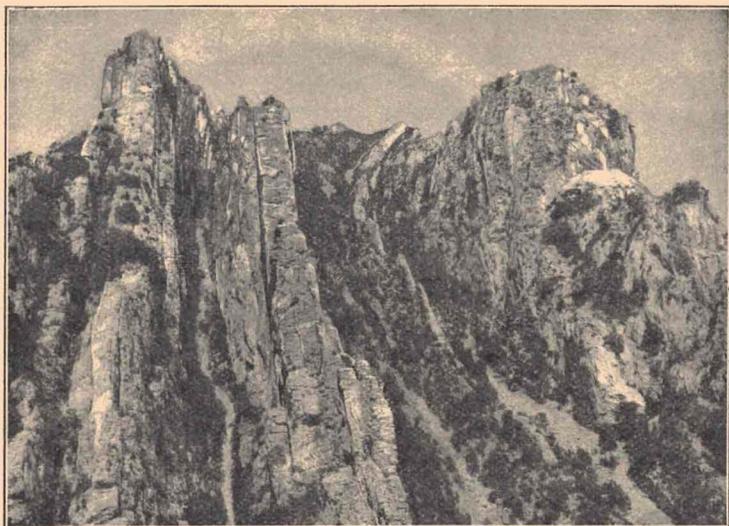
Quoi qu'on ait dit et quoi qu'on ait écrit, l'ère des découvertes géographiques n'est pas close, même au pied du Marboré.

Un col (Br. 1375 mètres) sépare les deux monts. Au Sud de ce col, naît une ravine, le Barranco de las Artigas, affluent du Barranco de Labaneras. La Punta de los Tozales a trois sommets. Celui du milieu (Br. 1468 mètres) l'emporte à peine sur ses deux compagnons. Nous eûmes de là un assez bon aperçu du gigantesque fossé de las Cambras. Mais sous quel ciel terne, grand Dieu ! Si blanche d'ordinaire, la Peña Montañesa était violette. Le Cotiella coiffait une calotte de neige, comme en hiver. Un dais de brume planait au-dessus des méandres du Rio Cinca. Ce qui me consola de ces perspectives lugubres, ce fut d'apercevoir, sous le Castillo Mayor, le village de Puertolas auquel j'avais depuis longtemps envie de présenter mes respects. Nous foulions des

(1) Année 1878, p. 402.

débris de grès jaune et de grès rouge qui se mélangeaient à des fragments de calcaire pétri de rognons siliceux; j'y ai ramassé un caillou, échantillon de grès rouge ayant la forme d'un pied humain.

A l'orée du Cañon de Añiselo, le renversement des couches de la Punta Crespeña crée un alignement de saillies extraordinaires qui passe par le plateau des Masadas de Aso, la Punta de los Tozales et le pic de Bramapan. J'ignore ce que devient plus loin cet alignement et comment il se perd, mais je l'ai vu s'accuser



LUCIEN BRIET.

BARRANCO DE LABANERAS. — VERSANT SUD DE LA PUNTA DE LOS TOZALES.

avec une véhémence et une splendeur inouïes dans les gorges qui par trois fois l'interrompent. Sur les flancs du seuil de Añiselo, du Défilé de las Cambras et du Barranco de Labaneras, des bandes de calcaire, semblables à de véritables murailles de Chine, émergent des pentes et courent parallèlement, laissant entre elles des vides que les Aragonais nomment « canales » canaux. Ce sont des strates debout, intercalées avec des couches marneuses et profondément dénudées par l'érosion, et pour la qualification desquelles on ne peut employer le mot *dyke* applicable uniquement, en géologie, aux décharnements d'origine ignée. On rencontre un autre alignement identique, à l'Ouest de la Vallée de Vio, mais d'orientation inverse, c'est-à-dire Sud-Nord. Les

couches partent de la Serrana pour se hérissier sur le versant occidental de Navain et sur le versant oriental de la Solana, et se trouvent coupées, elles aussi, à trois reprises différentes, par la Garganta de Janovas, le Barranco de las Gargantas de Yeba et le Barranco de Rupiatra, où se dressent des murailles encore plus majestueuses que dans las Cambras.

Du faite du Tozal de San Miguel, on peut très bien étudier le relief de la région comprise entre Navain, la Sierra de Solana et Buerba. Yeba se discerne, ainsi que la courbe du ravin qui descend de la Cruzeta. Au premier plan, des champs en lanières couvrent de leurs degrés inégaux force mamelons. Du côté du Nord, on voit jusqu'au delà de Fanlo, pendant que l'orée du Cañon de Añiselo, avec son étrange parure, s'incline devant la toute-puissance du Sastrales.

Recouvertes d'un voile blanc qui tranche sur leur robe sombre, les Trois Sœurs, Mont-Perdu, Soum de Ramond et Pic de Fon Blanca, éveillent l'idée de « tres sorores » trois religieuses pétrifiées au milieu d'un désert.

V

LE BARRANCO DE LABANERAS.

Le village de Vio occupe l'origine du Barranco de Labaneras (1). Ce ravin se déchire assez violemment. On croirait, à l'envisager du Cuello, qu'il descend en ligne droite vers le Rio Yesa : or, au-dessus du Barranco de San Jaime, le Barranco de Labaneras fait un crochet vers l'Est, pour se jeter dans le Défilé de las Cambras. Il sépare le Tozal de San Miguel et la Punta de los Tozales du Pic de Bramapan, et reçoit comme affluent le Barranco de Ballatar. Celui-ci émane du Col de las Fuebas et passe entre Vio et Buerba. Le Barranco de Labaneras ne figure pas sur la carte Schrader. Wallon l'inscrit sans le nommer. Durant mes excursions autour de Fanlo, j'ai comparé souvent ces deux mappes entre elles, et force m'a été de reconnaître que, touchant la Vallée de Vio, le travail de Wallon l'emportait sur celui de Schra-

(1) Il ne faut pas confondre le Barranco de Labaneras et le Barranco de Ballatar du plateau de Vio-Buerba avec les deux barrancos du même nom voisins de Nerin et de Serué.

der, ce dernier s'attachant trop à reproduire les notes du colonel Coello au lieu de nous donner des renseignements cueillis par lui-même, et sur le terrain. En veut-on une preuve? Au-dessus de Fanlo, la carte Schrader signale une « ermita » de Santa Magdalena, qui, en 1877, n'existait plus depuis longtemps. La connaissance de cette chapelle n'a donc pu être empruntée qu'à un ancien croquis. Autre remarque : Santa Magdalena, ainsi ressuscitée, occupe la place de l'ermitage de San Pelayo, celui-ci étant rejeté sur les pentes de la crête de Diazas. Je n'hésite pas à le répéter : la carte des Pyrénées centrales est à refondre, dans ses détails comme dans ses grandes lignes, des temps nouveaux exigeant des œuvres nouvelles, en rapport avec le progrès accompli.

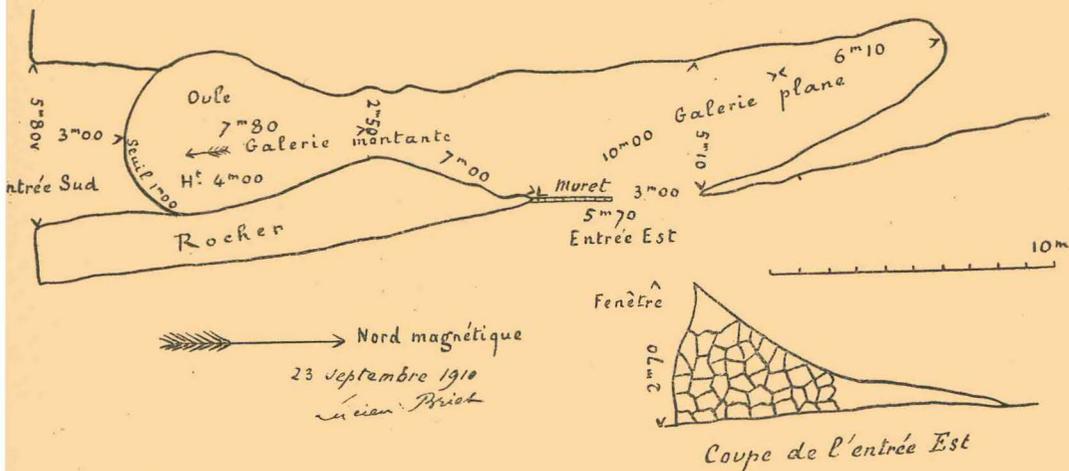
Ce qui frappe le plus, quand on parcourt le plateau de Vio, c'est son aridité. « Je ne me figurais rien d'aussi âpre dans la Sierra Morena » a écrit Tonnellé (1). Pas le moindre bouquet d'arbres, et cet état de nudité désolante, surtout après la moisson, quand guérets et enclos sont tondus, attriste le cœur. Comme « manantiales » émergences, il y a dans le Barranco de Labaneras, la Fuente de Superuelo et la Fuente Viella (en castillan, Vieja), qui sont captées à l'aide de réservoirs, où puisent les femmes de Vio. De son côté, le village de Buerba s'abreuve à la Fuente de Ballatar (Br. 1120 m.), aménagée au fond du Barranco de Ballatar, dont le thalweg, analogue à celui du Barranco de Labaneras, n'offre point d'autre courant que le ruissellement des précipitations atmosphériques.

Nous descendîmes sous le presbytère de Vio, et, passant près d'un lavoir plein d'un liquide parcimonieusement renouvelé, nous suivîmes une piste tracée sur la rive gauche du Barranco de Labaneras. Là où il n'y avait point de labours, la terre ne produisait que de maigres « matas de bojes »; ce pays mérite l'épithète de *buxifer* que Catulle, voir sa « Dédicace d'un Navire », attribue au mont Cytore. Nous reconnûmes la confluence des deux ravins qui s'effectuait sous les auspices du « barrio de abajo » quartier d'en bas, puis entrâmes dans le tournant. Le Barranco de Labaneras recueille alors maintes ravines, les barrancos de los Felecosas, del Calviello, del Pozo et del Paco. Toutes ces ravines découlent du bourrelet qui couronne la tête du Bar-

(1) *Trois mois dans les Pyrénées et dans le midi en 1858*. (Journal de voyage d'Alfred Tonnellé, Tours, Imprimerie Ad. Mame et C^{ie}, 1859, 1 vol. in-18, p. 197).

rango de San Jaime. Au Tozal de San Miguel correspondait une hauteur, contrefort du Nord-Ouest de Bramapan. Un portail se présenta, intérieurement hérissé de strates qui, séparées par des intervalles en forme de ruelles, tombaient à pic, après s'être effrangées sur le ciel. Partout, régnait une végétation folle, où des rocs pointaient. Fragment de grande allure, sculpté en pleine montagne par les éléments, tel m'apparut le Barranco de Labaneras. Quant au Défilé de las Cambras, il s'abimait transversale-

FORATO DE ARPIO

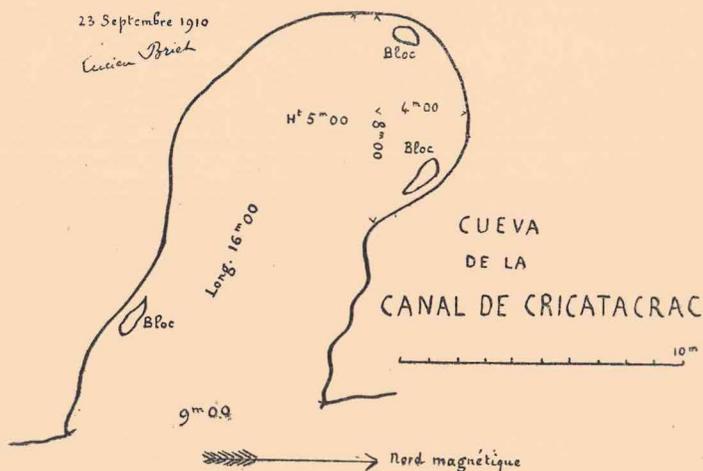


ment, et sa rubéfaction nous frappait au visage, comme un reflet d'incendie.

Vers huit heures et demie du matin, le 23 septembre, sur les talons d'un jeune homme de quinze ans, Miguel Palacio, de la casa Lardiés, élevé aux fonctions de guide, nous abandonnâmes, au milieu du Barranco de Labaneras, les bases de la Punta de Bramapan, pour aller voir une grotte creusée dans les flancs de la Punta de los Tozales.

L'entrée de cette grotte, le Forato de Arpio (Br. 1026 mètres), est triangulaire, et les pâtres l'ont murée, en laissant une fenêtre en haut et une porte basse à droite. Nous nous y introduisîmes et constatâmes qu'il s'agissait d'une courte galerie, que fermait un cul de-sac au Nord, et qui, en sens inverse, montait vers une seconde issue : on n'a pas besoin de lumière pour visiter le Forato

de Arpio (1). Sa longueur atteint 40 mètres. La baie de sortie donne sur un balcon, inabordable autrement, et qu'on ne peut, par en bas, soupçonner. Une oule superbe prouve qu'un ruisseau souterrain traversait jadis la grotte avec rapidité. Le Forato de Arpio doit représenter les restes d'une grotte plus vaste détruite par l'élargissement du Barranco de Labaneras. La hauteur des voûtes varie quelque peu. Nous avons compté 2^m 10 au seuil de l'entrée Sud, 4 mètres dans l'oule et 1^m 50 au fond. Dans la partie



plane, on se tient debout devant la fenêtre. Il peut y avoir 3 mètres de dénivellation entre les deux porches. La roche griseâtre du Forato de Arpio, par dehors, a des tendances à s'oxyder. Un lierre énorme la tapisse, et nous en arrachâmes des touffes d'une plante spéciale aux escarpements, comme les saxifrages, avec laquelle les naturels font une tisane très prisée dans la région sous le titre de « te de las peñas » thé des rochers (2).

Une autre caverne existant du côté de Bramapan, il nous fallut revenir sur nos pas, en franchissant derechef l'abrupte coupure du thalweg de Labaneras. Miguel nous aiguilla sur une coulée de « glera » rocaïlle, dite par onomatopée Canal de Criqua-

(1) En castillan *Forado* ou mieux *Horado*, du latin *foratus*, trou, et par extension : caverne.

(2) *Jasonia glutinosa* DC. Linné avait déjà décrit cette plante sous le nom de *Eri-geron glutinosum*, mais De Candolle créa un genre *Jasonia* où elle est actuellement rangée.

tacrac, en raison du cliquetis que produisent les pierres dégringolant par cette voie. A 20 mètres au-dessous de la piste, nous gagnâmes une arcade régulière et majestueuse (Br. 1049 mètres). Cette entrée mesurait 9 mètres de large sur 4 mètres de haut, mais la grotte n'avait que 16 mètres de long, pour sa part. Le fond s'arrondissait en sanctuaire compliqué d'une chapelle latérale. Sol parfaitement uni. Avec un léger nettoyage, un troglodyte en eût fait un palais.

La Cueva de la Canal de Criquatacrac regarde le Nord.

VI

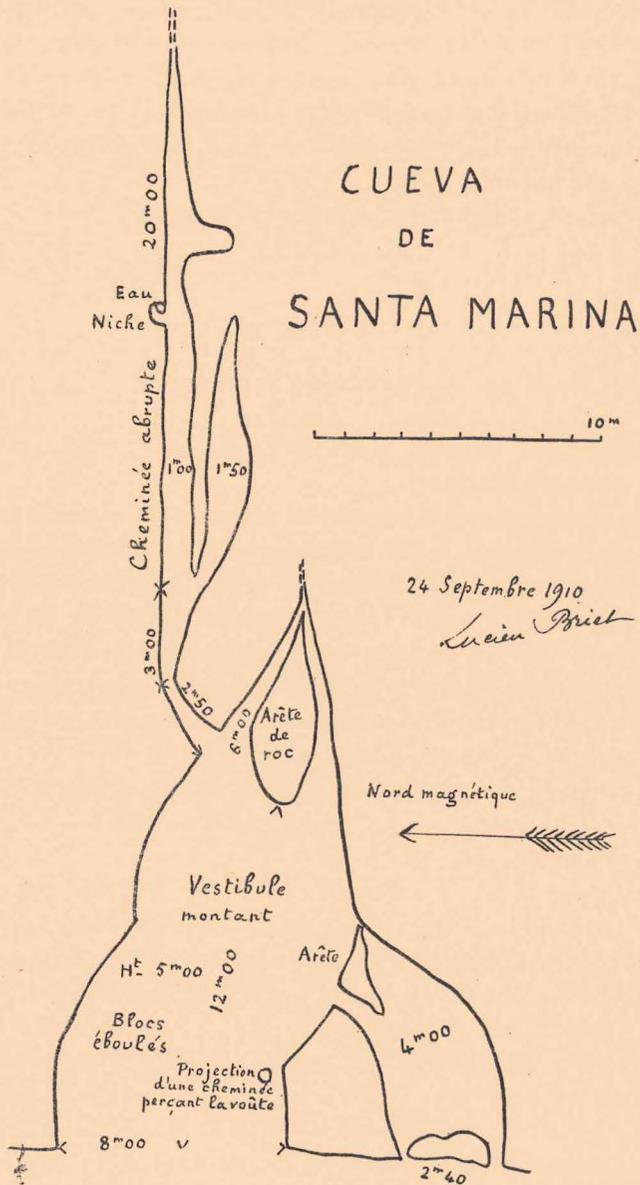
LE BARRANCO DE SAN JAIME.

Décrivons maintenant, dans le Barranco de San Jaime, la Cueva de Santa Marina.

Cette caverne, inédite comme les précédentes, perce le versant Ouest de Bramapan, à 150 mètres au-dessus du chemin de Galisué. Nous descendîmes, comme la veille, le Barranco de Labaneras, et, par le ravin de Felocosas, gagnâmes le Cuello de Planascuas (Br. 1239 m.). Une piste venant de Buerba aboutissait également à ce col. La rive gauche du Barranco de San Jaime n'était qu'une lande pierreuse abandonnée aux épines et aux buis. Nous y livrâmes assaut, après avoir croisé le Barranco de Calcinar, à une pente interminable, au bout de laquelle nous faillîmes rester dans le hallier et les roches déclives qui défendaient le seuil de la grotte (Br. 1273 m.).

Deux ouvertures jumelles, de grandeur inégale, desservent la Cueva de Santa Marina. La plus petite était oblitérée par une masse chaotique. Quant à l'autre, elle formait un porche ogival de 8 mètres de large sur 5 à 6 mètres de haut. Ce porche éclairait un vestibule anguleux de 18 mètres de long et raide comme un tremplin. De gros blocs « peñascos », en outre, l'encombraient. Ses parois rugueuses n'offraient point de concrétions. Non loin du pilier séparatif, un trou inaccessible imaginait une troisième bouche au-dessus des deux autres. Nous pensions avoir tout vu, dans cette cueva, remarquable par sa forme plutôt que par son développement, quand le jeune Miguel nous montra, auprès de l'étrange arête du fond, un mince hiatus. Nous le forçâmes, et

nous voilà soudain grimant à la file dans un tuyau de cheminée. Au bout de 10 mètres, rencontre d'une petite niche, curieusement



munie d'un bénitier qui contenait un peu d'eau. (Profondeur 0^m 50; épaisseur de l'eau 0^m 12; température de cette eau 12^o cent.

de l'air 16°; sur le seuil de la grotte et à l'ombre 15°). Une dizaine de mètres au-dessus, notre échelle dégénéra en fissure impossible et de plus en plus verticale. Nous examinâmes la seconde cheminée de 10 mètres de long et large de 1^m 50 qui s'y greffait. En tenant compte de toutes ces ramifications, j'obtins, pour la Cueva de Santa Marina, une longueur totale de 60 mètres portant sur 25 à 30 mètres de dénivellation.

Sur l'autre bord du Barranco de San Jaime, la Punta Aran s'allongeait, coiffée d'un bandeau, comme un sphinx égyptien.

Wallon a donné au Barranco de San Jaime son nom exact, alors que Schrader appelle ce ravin Barranco Aran. Leurs cartes l'orientent à merveille, mais, par contre, elles l'étriquent beaucoup trop, et ne précisent pas très bien son origine. Celle-ci est déterminée par un bourrelet qui, partant de Bramapan, au Sud du Barranco de Labaneras, dessine une courbe, de façon à rejoindre la Punta Aran. J'ai étudié attentivement cet hémicycle. Sa crête consiste en une succession de mamelons parmi lesquels se dépriment quelques cols. De ces cols descendent des ravine-ments qui se fondent en un thalweg unique. Tout à l'extrémité, gît le Cuello de Planascuas que traverse le chemin de Gallisué : on y jouit d'une bonne vue générale de Vio. Vient ensuite un passage permettant de descendre vers de pauvres guérets. Enfin, contre la Punta Aran, s'adosse le Cuello Aran (Br. 1117 m.) utilisé par le chemin qui va de Buerba (1158 m. Br. et div.) et de Vio (Br. 1200 m.) à Boltaña (Plaza Mayor, Br. 645 m. 21 obs.) par le pont de Yesa (Br. 769 m.) et la Collada de Sampietro (Br. 1126 m.). Une chapelle, la « ermita de la Asuncion » a été construite sur ce col. C'est à l'entrée de Buerba qu'il convient de s'installer pour dessiner ou photographier le revers du Cuello Aran. La Punta Aran s'aiguise alors en forme de dent, tandis qu'au premier plan, un bassin cultivé s'étale, pour s'effondrer plus bas et créer un barranco où jaillit une grande source, résurgence des infiltrations de Metils et du plateau de Vio-Buerba.

VII

YEBA.

Dans le Haut Aragon, l'orthographe des noms de lieux prête souvent à discussion. A propos du pueblo de Yeba, par exemple,

la carte Wallon préconise Yeva et la carte Schrader Yeba. Laquelle de ces deux graphies est la bonne? On se trouve embarrassé. J'ai eu, quant à moi, pour résoudre la question avec méthode, l'idée de feuilleter les archives paroissiales. Le plus ancien des actes que ces archives conservent date de 1608 et donne Yeba. En 1634, 1643, 1798 et 1878, toujours Yeba (1). Un seul curé a préféré Yeva en 1677, orthographe adoptée actuellement par le curé actuel, D. Felix Buesa Allué, marchant lui-même sur les traces de son prédécesseur immédiat. Ajoutons que les bandes de journaux portent Yeba. Il en est de même pour la plaque indicatrice posée à l'entrée du village, et que nous allâmes consulter exprès. Les registres de la « cofradia » de Yeba, le *Diccionario postal* de la province, plusieurs parchemins du xvi^e siècle (2) que j'ai déchiffrés sur place, accusent invariablement Yeba. A la suite de cette enquête et devant une majorité aussi écrasante, il ne me restait plus qu'à m'incliner et à écrire Yeba, nonobstant Wallon et mosen Felix.

Je me rendis à Yeba le 1^{er} octobre 1910. Mon intention était d'y passer quarante-huit heures, mais la Cueva de Buerba et le Barranco du Rio Yesa prolongèrent mon séjour qui dura une semaine. Et ce ne fut pas le hasard qui m'attira dans ce village! L'année précédente, je l'avais bien traversé, mais sans soupçonner la beauté de ses « alrededores » alentours.

Lors de la fête de Fanlo, qui tombe le 8 septembre, eut lieu à la casa Borrueal un grand festin auquel j'assistai, placé entre D. Ramon Borrueal et le curé de Yeba. Nous causâmes et mosen Felix crut devoir m'apprendre qu'il existait auprès de son village un barranco extrêmement curieux, que personne ne connaissait, sauf un tendeur de pièges à fouines, et où il y avait un estrecho comme une grotte. De plus, auprès du moulin de Buerba, une grande caverne se creusait, sans fin, et d'où sortait parfois de l'eau... L'excellent homme mit pour finir son presbytère à ma disposition tout le temps qu'il me plairait d'y résider. Cette invite était si franche et si cordiale que j'acceptai, séance tenante. Il ne faut jamais faire fi des barrancos et des cuevas que le Ciel vous envoie.

Le 25 septembre, j'accomplis le trajet fatigant de Vio à Boltaña. Deux jours après, je couchai à La Velilla (Br.712 m., 13 obs.)

(1) La carte de Roussel et La Blottière estropie Yeba en *Lieva*.

(2) Ces mêmes parchemins orthographient *Bio* au lieu de Vio.

dans la maison de Joaquin, caressant le projet d'escalader la Punta de Navain, ce dont le mauvais temps m'empêcha. Comme fiche de consolation, je me rendis le 29 à la fête de Janovas (Br. 660 m., 2 obs.), village situé sur la rive droite du Rio Ara, vis-à-vis de La Velilla. Le curé, D. Florencio de Viu, m'avait invité à déjeuner. Autour de son aimable table, je retrouvai de bons amis, le gros « parroco » de San Felices et les curés de La Velilla et de Yeba. Ce dernier, le surlendemain, en s'en retournant, m'emmena. Nous eûmes un peu de pluie dans le Barranco de las Gargantas.

Sur une croupe inégale, très surélevée par rapport au lit du Rio Yesa, le village de Yeba est assis, d'une façon heureuse et vraiment poétique. Un vaste rocher isolé, la Peña Patia, le garantit à l'Ouest contre les avalanches et les ruissellements destructeurs. Au Nord, c'est un fossé qui le défend, le Barranco de Camoluengo, dont le ruisseau féconde maints potagers. A l'Est, un mamelon cache un précipice, et, du côté du Sud, par où vient le soleil, une mignonne « cuenca », tendue comme un éventaire, se charge de prés et de labours, qui s'inclinent vers le Barranco de Rupiatra, enfant de la Sierra de Solana. Des verdoiements montrent que l'on a ici, en abondance, l'eau qui fait tant défection ailleurs. Quelques vieux noyers se disséminent : l'un d'eux, à hauteur d'homme, mesure 3^m 20 de tour. Partout, on sent l'aisance, résultat d'un vaillant labeur. Yeba est le meilleur village de la Vallée de Vio.

D'après le dernier recensement, le « caserio » de Yeba, y compris l'école et la cure, compte 17 maisons et 106 âmes, et forme trois « barrios » quartiers distincts, le Palacio, la Plaza et le Tozal. Un joyeux couplet de « jota », jadis fort en vogue durant les sérénades, constate ce fractionnement pompeux :

El Palacio me da pena,
La Plaza me da pasión,
Y llegando al Tozal
Descansa mi corazón (1).

Il y avait alors, probablement, une belle fille au Palacio, une autre plus belle encore à la Plaza et puis... cette gradation charmante déchantait, dans le barrio du Tozal. Le Palacio représente la partie occidentale du village. Il s'appuie contre les racines de

(1) Le Palacio me cause du tourment ; à la Plaza, ce chagrin d'amour augmente ; mais mon cœur se repose, une fois parvenu sur le Tozal.

la Peña Patia, et un clocher carré le domine, semblable à ceux de Ainsa et de Boltaña, qui sont des tours moresques. Grâce à la voûte de l'Arco del Herrero, béante à travers une bâtisse, une ruelle, la Calle Unica, coupe ce quartier, où des murs de moyen appareil et des vestiges de fortification autorisent à placer la résidence, ou si vous aimez mieux, le palais des anciens seigneurs du pays.

Quant au Tozal, comme son nom l'indique, il couronne le sommet d'un tertre. La Plaza séparè le Tozal du Palacio, peuplant une sorte de col, plate-forme de médiocre étendue : tel, le Forum de la Rome antique étouffait entre le Palatin et le Capitole. Cette assiette fait le succès de Yeba, toujours pittoresque, de quelque côté qu'on l'envisage. En montant au-dessus de l'église, comme s'il s'agissait de gagner la chapelle désaffectée de Santa Ana, quel tableau ! Les maisons du pueblo, où quelques taches de badigeon resplendissent, s'étagent en pâté roussâtre, et dans des poses variées, de face, de profil, de trois quarts, entremêlent leurs lucarnes, leurs toits, leurs cheminées, leurs annexes, tandis qu'à l'horizon, par-dessus des montagnes intermédiaires, trône la bastille crénelée du Sastrales.

Le quartier de la Plaza tire son nom d'un carrefour où la noble casa Buesa, avec sa haute façade blanche et son « escudo de armas », se désigne d'elle-même au voyageur. Cette casa passe à juste titre pour la plus importante de Yeba. D. Francisco Buesa Allué, qui en est le propriétaire, remplit les fonctions d'« alcalde mayor », c'est-à-dire de maire général de la Vallée de Vio. Je vis chez lui un meuble en marqueterie précieux, mais trop laissé à l'abandon. En vertu d'une bulle pontificale datant de 1513 et donnée par Léon X, « servus servorum Dei », D. Francisco, à l'instar de tous les héritiers de la casa Buesa, ses prédécesseurs, jouit du droit de patronat. Ce « derecho de patronato » lui permet de présenter à l'évêque de Barbastro, pour la cure de Yeba, un prêtre de son choix, et que le prélat doit nommer, à moins d'empêchements canoniques. Pour pourvoir à une vacance, le chef de la casa Buesa dispose de quatre mois. Passé ce délai, l'évêque peut agir de son propre chef. Ne nous étonnons donc pas que mosen Felix, frère de D. Francisco, soit curé dans son village natal ! L'alcalde mayor de la Vallée de Vio avait un troisième frère, D. Gabriel, propriétaire à Labuerda.

Le 19 août 1878, Wallon fut reçu à la casa Buesa, venant de

Navain. Un guide de Gavarnie, Pujó, et un indigène de Boltaña l'accompagnaient. Le lendemain, il passa une heure, avec le père de D. Francisco, à corriger le travail qu'il avait fait. « Homme passablement lettré », le señor Paco (1) « mit surtout un soin extrême à écrire lui-même l'orthographe des noms » (2). Là, naquirent les graphies *Yeva* et *Hiessa*. Le curé, qui était à l'époque jeune garçon, se rappelait très bien cet épisode.

Au Nord du barrio de la Plaza, sur une placette verte et ombragée, coule la fontaine du village. Cette fontaine émane d'un réservoir, et, en temps pluvieux, perd un peu de sa limpidité, par suite du mauvais état de l'aqueduc qui amène l'eau, croit-on. Je n'en ai pas pris la température pour cela. Le presbytère commande l'Arco del Herrero, et est à son tour dominé par l'église et le clocher. On y accède par une série de marches boiteuses qui se poursuivent jusqu'au cimetière et au porche du lieu saint (Br. 1116 m., 8 obs.). Ce porche est au moins à 10 mètres en surélévation de la calle et de la place. Le curé me donna sa chambre d'amis, sorte de salon très confortablement meublé. La table fut à la hauteur de la chambre. Il y parut un vin d'Amontillado, délicieux nectar, que je connaissais déjà, mais par la lecture des *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe. Les carreaux, si rares dans les montagnes haut-aragonaises, ne manquaient pas en cette « abbadia » qui possédait une galerie vitrée. Par les combles, on communiquait de plain-pied avec l'église dont le retable peint et doré offrait un joli décor de scènes religieuses et de statuettes.

Si jamais le hasard de vos excursions vous mène à Yeba, ô pyrénéistes, mes bons amis, rappelez-vous, à la vue de cette hospitalière demeure, le conseil de l'Évangile : Frappez et l'on vous ouvrira.

VIII

LE BARRANCO DU RIO YESA.

Comme on pourrait le croire, à consulter les cartes des Pyrénées centrales dont nous disposons, le Rio Yesa ne prend pas naissance au Cuello Trito. Il arrive du Nord-Ouest, par le Barranco de

(1) Diminutif de Francisco.

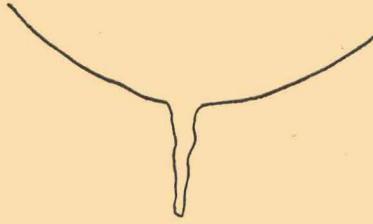
(2) *Annuaire du Club Alpin Français*, année 1878, p. 405.

Ceresuela et doit le jour à plusieurs fontaines, qui se dispersent dans les pentes du Comiello, lieudit le Cubilaron. Le ravin desséché du Cuello Trito s'appelle Barranco de Cañimar. D'abord, le Rio Yesa arrose un vallon assez ouvert, où il se grossit de petits ruissellements issus de la Sierra de Solana. A hauteur de Yeba, il reçoit le Barranco de Camoluengo, passe sous un pont, accapare une forte émergence, la Fuente del Molino, et fait tourner un moulin. Il s'engorge ensuite dans une fissure, analogue au Barranco de los Gloces, et au sortir de laquelle le Barranco de Buerba lui verse un tribut liquide beaucoup plus sérieux que l'apport fourni par le Barranco de Casamilanz, qui vient de la Cruzeta de Yeba. De pittoresques murailles contrarient en même temps ses rives et le forcent à louvoyer. Enfin, après s'être humilié sous le joug de l'arche double qu'utilise le chemin de Vio à Boltaña, le Rio Yesa laisse très haut Morillo de Sampietro, s'adjoint les barrancos de San Jaime et de Gallisué, et fléchissant définitivement à l'Est, se termine dans le Rio Bellos, au pied de la butte de Puy Arruebo; il a ainsi parcouru quatre lieues.

Il faut considérer le fragment de vallon que je qualifie de Barranco du Rio Yesa comme s'étendant du Puente del Molino de Yeba au confluent du Barranco de Buerba. La distance entre ces deux limites atteint 2 kilomètres environ, sur une dénivellation de 89 mètres, voulue non seulement par l'inclinaison du terrain, mais encore par une série de rapides et de cascates. Quant à la fissure même, elle est moindre de moitié et commence au-dessous du moulin, à l'endroit où le rio se précipite dans un premier étranglement, pour cesser au Pesquero, point situé en amont du confluent désigné plus haut comme borne Sud. Les gens de Yeba appellent cette crevasse *Barranco de la Valle*, avec cette restriction que son premier tiers jouit d'un nom particulier, *Barranco de Ponderabiella*. Une telle division prêtant à confusion, et plusieurs « Barrancos de la Valle » existant aux alentours, j'ai cru devoir simplifier et adopter, pour cette fissure, l'expression logique de Barranco du Rio Yesa. Plus tard, dans le Haut Aragon, quand sonnera l'heure d'y élaborer une carte à grande échelle, les ingénieurs hésiteront souvent, sans savoir quel parti prendre, chaque fois qu'ils auront à créer, à choisir des dénominations, voire à transformer en indications précises des termes vagues ou par trop communs.

On aura une bonne vue d'ensemble du Barranco du Rio Yesa,

ou plutôt du pli synclinal au fond duquel il se fissure, en gagnant son extrémité Sud, par le camino de Lecinar, qui suit la rive gauche de ce ravin. Sous vos pieds, alors, s'effondre le Pesquero, c'est-à-dire la sortie du gouffre, pourfendue entre deux rochers abrupts, et absolument intransitable, si ce n'est à la nage ou avec l'aide d'un bateau. Le Pesquero mérite son nom. Il nourrit des barbillons, mais non des truites, auxquelles la faiblesse du courant ne permet point de remonter jusque-là. Au-dessus de cette cuvette, le barranco s'enfuit en remontant, surchargé d'une végétation



*Coupe du Barranco du rio Yesa
dans un pli synclinal*

épaisse, d'où ont peine à se dégager trois ou quatre pans de roc. A l'horizon, s'élève la montagne de l'Estallo. Le Barranco du Rio Yesa s'ouvre dans la concavité d'un ancien thalweg, contrairement au Barranco de los Gloces qui éventre, quant à lui, la convexité d'un anticlinal. *Quels que soient les plissements affectés par des couches calcaires, le travail des eaux souterraines s'effectue toujours selon la fissuration subie par ce genre de terrains.*

L'œil ne plonge guère mieux dans les profondeurs du Barranco du Rio Yesa quand on domine les caps mêmes qui s'y projettent. On ne distingue pas autre chose que des écueils blêmes, des escarpements sanguins, très craquelés, inondés de frondaisons, et qui font regretter de ne pouvoir complètement embrasser cette strangurie et le jeu serpentin de son torrent. Figurez-vous un abîme-bosquet ! Des strates s'accusent, des saillies surplombent, des troncs penchent, des feuillages fourmillent, des pentes se tapissent de buis et d'ajoncs : c'est un pêle-mêle disparate, un amalgame exquis, une efflorescence pourpre et émeraude, que le grand soleil anime de ses ors émaillés d'ombres brunes.

Nul n'est prophète en son pays. L'admirable Barranco du Rio Yesa, de Fanlo à Escalona, n'intéresse personne. On se contente d'en fouler les bords. A quoi bon se risquer dans son intérieur ? Point d'autre avantage que la perspective de se rompre le cou. Cette crevasse est d'ailleurs énigmatique comme la bouche d'un sphinx. Rien ne fait soupçonner les curiosités qu'elle recèle.

Aussi, n'est-elle fréquentée, et dans ses arcanes accessibles, que par un jeune Aragonais, D. Melchor Ceresuela Santolaria, de Yeba, coupeur de buis et chasseur de fouines, dont la peau se vend un prix très rémunérateur. Le Barranco du Rio Yesa possède trois points de descente, dissimulés sur sa rive gauche, le Grado de Ponderabiella, le Grado del Sarrato Español et le Grado de Solaniello, que j'ai visités successivement, guidé par l'indispensable Melchor, et escorté d'aimables compagnons, le curé de Yeba, D. Gabriel, de Labuerda, le curé de Ceresuela et le frère de Melchor, D. Domingo Ceresuela Sampietro, vicaire « beneficiado » à Boltaña, tous avides de connaître les mystères du gouffre.

Au débouché du Barranco de Camoluengo, à 135 mètres au-dessous du village, on franchit une arche solide, le Puente del Molino de Yeba (Br. 981 mètres., 5 obs.), et on prend le chemin de Lecinar, qui conduit à Buerba, par la rive gauche du Rio Yesa. Deux autres pistes existent, ayant Buerba pour but, l'une, sur la rive droite, et la seconde, coupant directement la montagne; c'est cette dernière par laquelle San Urbez, lors de son départ de Vio, se rendit à Albella, et que les pèlerins, à destination de la grotte-ermitage du Sastrales, épousent religieusement, en souvenir de cet exode.

Dès le pont même, le rio s'engorge, mais ce n'est que fort en aval que le barranco commence. Le moulin de Yeba n'a rien de particulier. Dans la paroi qui lui fait face, sourd l'abondante Fuente del Molino (Eau 10° cent.; air extérieur, 11° 5). Cette fontaine a un débit constant, et, en hiver, les femmes, descendant par un raccourci, viennent y rincer leurs lessives.

Puisque nous sommes au moulin, suivons, jusqu'à l'entrée du Barranco du Rio Yesa, le lit du torrent. Blocs, grèves et marmites géantes. Les rochers se contractent. Nous voici au but. L'eau se précipite dans une ancienne goule, un puits d'absorption égoulé. En évoluant avec précaution sur des surfaces polies, puis en se penchant, la crevasse se discerne. A 5 ou 6 mètres de profondeur, la cascade tombe dans un bassin, auquel succède une conque plus sombre, que des parois tortueuses étouffent. La sortie du barranco, simple couloir noyé, n'est pas aussi émouvante. Mais, s'il s'agit de l'examiner, retournons au moulin et continuons notre promenade, le long du « camino » de Lecinar.

Ce chemin descend un vallonement, dont la régularité étonne,

et où se devine un précipice, que l'on côtoie. Des frontons sourcilleux, de temps en temps, émergent, au milieu d'arbres à demi ensevelis. Ce n'est qu'en s'approchant tout à fait, non sans braver des épines et des bancs disloqués, que le Barranco du Rio Yesa daigne s'affirmer un peu, montrant un chaudron latéral que les indigènes traitent de cueva, selon leur coutume. Au delà de la fracture de Solaniello, le Pesquero se découvre. Ne nous en occupons pas : en avant, en avant toujours ! Au confluent du Barranco de Buerba, on reconquiert le fond du thalweg, et il n'y a plus qu'à revenir en arrière, le long du courant. La gorge se façonne ; de charmantes difficultés s'imposent tout à coup ; on ne passe plus : le Pesquero. Lorsque vous serez suffisamment repu de ce goulet, escaladez à droite un degré hautain, profitez ensuite d'une corniche qui, sous des surplombs, court à travers un hallier, et vous vous retrouverez tout joyeux sur les bords de l'anse formée par la ravine de Solaniello, affluent du Barranco du Rio Yesa, et que le chemin de Lecinar contourne.

Abrupte est la dégringolade du Grado de Solaniello, mais combien enchanteresse ! On échoue devant une anfractuosité magistrale et parmi des masses chaotiques qui, traitres et humides, s'entassent à proximité de l'eau. Elle s'échappe par un exutoire assez souriant, et après avoir cascadié, roulé de cuve en cuve avec bruit, se perd dans un Ténare obscur. A des pierres délavées et polies, à des creux difformes, à des gibbosités qui suintent, à des pendentifs menaçants, s'accolent des mousses et des pariétaires ; des feuilles mortes s'accumulent ; on dirait une crypte bouleversée par un cataclysme, et sur les crevasses de laquelle s'est abattu un enchevêtrement éploré de pins, de tilleuls et de noisetiers, ceux-ci jaunis en automne. On ne sait où se mettre pour être en lieu sûr. Ce fut dans un trou, emboîté jusqu'à la ceinture, que je dus manœuvrer mon appareil photographique juché d'une façon cocasse sur son trépied.

D'un côté comme de l'autre, l'accueil est froid. Nous pûmes cependant nous approcher de la farouche architecture qui s'excavait en aval. Sous un surplomb, un plan s'inclinait, visqueux : il fallut y ramper, la tête en bas. Puis, derrière un gros bloc, on enjambe le courant. Un refuge couvert de débris et de galets permet de respirer. Le charme des barrancos en même temps vous empoigne : un jour louche, une fraîcheur malsaine, des parois repoussantes, s'unissent pour composer un tableau

merveilleux. Le Rio Yesa tombe dans une oule, d'où un deuxième saut l'envoie, tout palpitant, hanter les dédales d'une lézarde, élargie par la sape ininterrompue des ondes. Des rochers, des porte-à-faux se croisent, et, en sens inverse, au milieu de la gorge, où mille rayons verts voltigent, un arbre renversé fait pont, sous un coin de ciel bleu qui se découpe.

Le Grado du Sarrato Español dessert la partie médiane du Barranco du Rio Yesa. On va et vient, en s'accrochant, dans cette vaste cheminée où Melchor, à coups de hache, nous ouvrait le passage, comme un pionnier armé d'un sabre d'abatis. A demi masqué par un taillis vierge, voici l'Estrecho de Ponderabiella. On domine sa longue fente verticale, dont les murailles, absolument parallèles, se dénudent par en bas pour s'enfouir par en haut, sous la magnificence inextricable des frondes suspendues. Au fond, une nappe d'eau s'amoncelle. La largeur varie de 1 à 3 mètres. A 70 mètres de profondeur, nous touchâmes le rio qui coulait librement. L'estrecho formait en amont un obstacle que nous aurions pu forcer à gué, mais dont nous n'eûmes cure, un court après-midi nous donnant à peine le temps de nous occuper du reste.

Partis à la découverte, selon lefil du Rio Yesa, nous coudoyâmes d'abord une écrasante falaise, où des abris se dilataient, coiffés d'auvents énormes. La verdure qui s'épanouissait sur l'autre rive était telle que l'on n'aurait su dire si elle dissimulait des pentes ou des escarpements. Le sol n'avait rien d'hostile. Tantôt, il se jonchait de gravats et de bois pourri; tantôt nous pataugions dans des boues molles. L'eau s'étalait parfois, se sentait chez elle, et nous ne cessions de nous intéresser aux divers travaux d'érosion et de corrosion qu'elle avait accomplis. La teinte du rocher variait selon les éclairages. Et quel concours de végétation sur ces talus, au milieu de ces pierres et sous ce fourré! Mes Espagnols recueillirent précieusement une plante qu'ils appelaient « cerbuna » et qu'ils considéraient comme un dépuratif, jouissant des mêmes propriétés que la salsepareille. Les feuilles de cette plante, oblongues et lancéolées, cordiformes à la base, mesuraient de 30 à 50 centimètres : c'était la scolopendre officinale ou langue de cerf.

Ainsi qu'il y avait lieu de nous y attendre, un étranglement nous arrêta net. Le Rio Yesa s'engloutissait, entre deux jambages affouillés et sinistres, et au-dessus desquels s'empilaient lourde-

ment, dans une hideuse promiscuité, des masses calcaires. En recul de ce cadre étrange, un pan de mur se stratifiait, zébré de lueurs tombantes. Des festons pendaient; d'énormes blocs entravaient la circulation; je montai sur l'un d'eux, pour mieux comprendre. Des branches flottées, retenues très haut dans ce désordre splendide, révélaient d'effroyables crues.

Je n'ai rien vu, arbre ou rocher, qui me permette de repérer avec précision la dégringolade dite Grado de Ponderabiella.

Au point voulu, on s'abaisse dans le fourré, et une corniche descendante apparaît. On la suit; puis, après quelques tergiversations, on dévale en ligne droite. L'unique difficulté qu'offre ce pas consiste à le deviner à travers tout ce qui le dissimule, car, pour peu qu'on s'en écarte, tout est rompu. A 65 mètres au-dessous du chemin du Lecinar, on accoste une grève; on est en bas.

Là, pas de pénétration, vers l'origine du barranco. L'eau emplît une torsion et des marmites inabordables; Joaquin, qui s'y risqua, les jambes nues, dut rétrograder, sans même avoir entendu le bruit de la fameuse chute. En aval, par contre, on peut avancer, à droite ou à gauche du Rio Yesa. Une mare reflète un affouillement. Dans une vasque à laquelle on se heurte, tombe une cascabelle, cause du tourbillonnement qui a taraudé la roche à cet endroit. Partout, celle-ci a beaucoup souffert, cupulée, ciselée, entaillée de toutes les façons. On tourne et l'espace s'élargit. Des arbres penchent. On peut s'amuser à cueillir des noisettes. D'un bout à l'autre du Barranco du Rio Yesa, les écureuils « ardillas » ont de quoi se régaler; aussi, ils y pullulent. Une belle peña rougeâtre apparaît, plus haute et plus majestueuse qu'elle n'est réellement, et vous vous demandez sans cesse ce qu'il faut admirer le plus, ou la grâce de la végétation ou la puissance des rochers.

Et, au moment où on y songe le moins, voici que deux parois se dressent, se rapprochent, de façon à créer un entonnoir oblong, puis une sorte de tunnel, à l'extrémité duquel le jour brille par une baie de style ogival. Dans l'entonnoir, le Rio Yesa baigne un parquet de roche vive, que les eaux ont à la fois poli et buriné. De chaque côté, les murailles montent, se penchent l'une vers l'autre, comme ces bâtisses ventruës qui bordent les vieilles ruelles; un dais de feuillage tamise, au zénith, une mince bande-
role de lapis-lazuli. Le passage se resserre encore, et tout finit par

s'endenter. Un formidable courant a tenté en vain d'écarter ces murs. L'érosion est restée prisonnière de la diaclase qu'elle avait voulu faire éclater de force. On avance avec le rio, de pierre en pierre; on le traverse; on saute par-dessus un gros bloc; on s'arrête, bienheureux et emmuré. Grâce aux anfractuosités et aux surplombs qui s'entre-opposent, on croit être dans une galerie souterraine, de coupe élégante et fine, triangle isocèle par lequel, en l'air, sans discontinuer, le ciel se distingue obliquement. Il fait sombre, dans cet estrecho, surtout quand le soleil luit au dehors. De 3 mètres en bas, la largeur, en haut, se réduit à 1 mètre. Les parois inférieures ne comptent guère que 15 à 20 mètres d'élévation, mais elles sont surmontées d'escarpements qui s'étagent, et donnent à la fissure une profondeur sérieuse. La pierraille permet, sans se déchausser, d'approcher de la nappe liquide qui défend la sortie, et où on aurait de l'eau jusqu'aux genoux, pour atteindre le Grado du Sarrato Español, tout proche...

L'Estrecho de Ponderabiella est la merveille du Barranco du Rio Yesa.

IX

LA CUEVA DE BUERBA.

Entre le Rio Yesa et le Rio Bellos, le plateau de Vio s'étend, terrain calcaire en pleine déchéance hydrologique. J'ai dit plus haut la rareté des fontaines qui l'alimentent; j'ai dit leur maigre débit; j'ai dit encore la sécheresse des ravins versés par la crête bordant la vallée du Rio Aso. L'une de ces dépressions, le Barranco de Buerba, naît à l'Est et au-dessous de Buerba, et le chemin de Vio à Boltaña la longe, avant de franchir le Cuello Aran. Une seconde déchirure passe à l'Ouest du même village : c'est le Barranco del Molino, qui se confond avec le Barranco de Buerba, à proximité du Rio Yesa, sans qu'on puisse savoir lequel de ces deux ravins doit être admis et proclamé comme bras principal.

Déjà, en 1905, lors de mon premier séjour au pays de Vio, son hydrologie m'avait inquiété. Que devenaient les eaux infiltrées sur ce vaste terroir quasi désertique, et où la neige et la pluie versaient en hiver tant d'humidité? Je songeai au ruisseau de la

Cueva de Aso, et ne fus, à ce propos, désabusé que cinq ans plus tard. En 1910 seulement, j'appris que les eaux souterraines de Vio-Buerba résurgeaient, comme l'exigeaient les règles de l'hydraulique, c'est-à-dire à la base même du plateau dans le sein duquel elles se condensaient, et selon son inclinaison, qui était Nord-Sud.

Un ressaut, le Salto del Cuevo, marque l'effondrement du Barranco de Buerba. Or, au pied de ce ressaut, jaillit, par plusieurs méats, une source si forte, qu'on a pu détourner une partie de son débit, pour actionner une meule. Elle ne s'aborde pas facilement, par exemple, à cause du thalweg qui se tourmente abominablement, et aussi en raison du hallier qui s'ébouriffe autour d'elle. Son nom, en outre, est incertain. On l'appelle le Biberu, ou encore le Manatuero (1), ce qui, en tout cas, évoque bien l'idée d'un gros sourcellement... Quand règnent de grandes pluies, la Fuente de Manatuero augmente; puis, il y a en amont une bouche morte, qui ressuscite alors et se prend à vomir, de concert avec une grotte existant au delà. Ce système de sources échelonnées et entrant en jeu tour à tour, éveilla mon attention lorsqu'on m'en parla, car c'était là le phénomène qui m'avait tant intéressé à Lecina, et que j'avais si minutieusement décrit, dans ma relation du bassin supérieur du Rio Vero !

Au confluent du Barranco de Buerba (Br. 892 m.), le Rio Yesa, après avoir coulé sur une vaste plage, s'insinue entre de pittoresques promontoires, qui m'enchantèrent littéralement le jour, 4 octobre 1910, où je pénétrai pour la première fois dans le Barranco de Buerba. Ce ravin me plut aussi, avec son ruisseau folâtre et ses rustiques potagers. Derrière le moulin de Buerba (Br. 910 m.), clos et muet, se morfondait un étang artificiel. Le Barranco del Molino, branche Ouest du Barranco de Buerba, était desséché ! Sans nous préoccuper de lui, nous remontâmes, côte à côte l'acequia, le ravin par où venait l'eau. Nous ne réussîmes pas à atteindre la résurgence. Le lit du torrent était impraticable et la pluie tombée la veille mouillait si abominablement le maquis que nous y aurions pris un bain.

Nous regagnâmes le chemin de Buerba. Un de ses lacets bordant la lèvre du précipice, nous pûmes dégringoler vers le Salto del Cuervo, dans l'angle duquel une grotte s'entr'ouvrait.

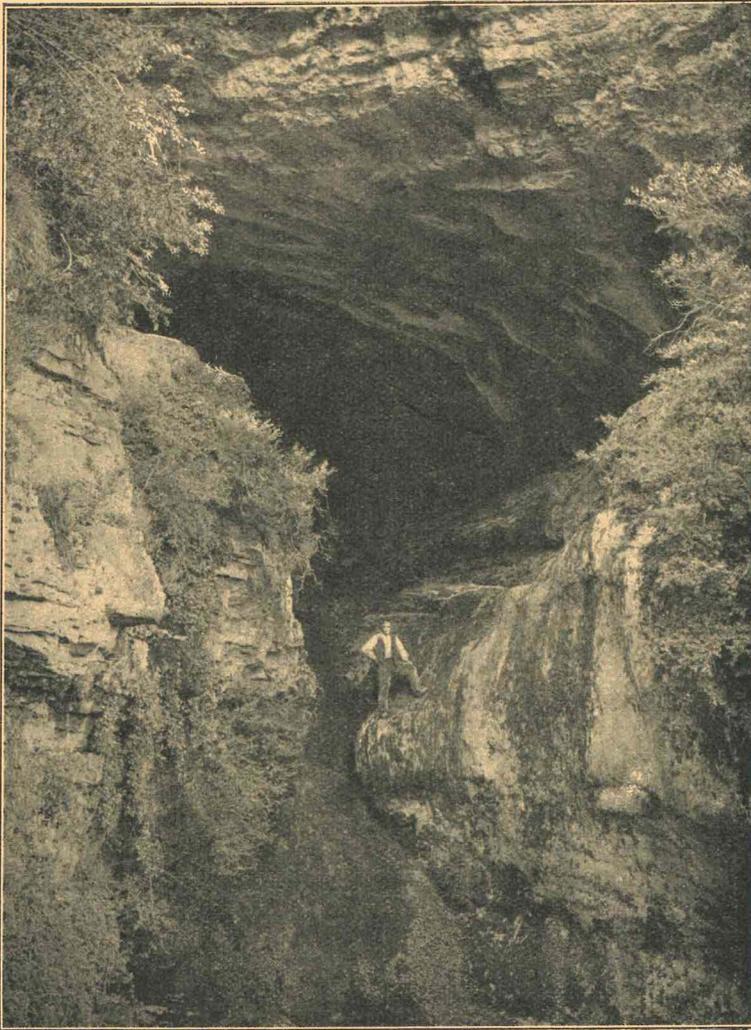
(1) En castillan « Manadero ». Manatuero peut se traduire très bien en français par le mot *Émanatoire*.

Cette caverne, qui se trouvait en amont du Bibero et sur la même rive, dominait une oule, aux approches de laquelle il fallut, sous un surplomb, nous débattre au milieu de grands buis poussiéreux. Son porche, 16 mètres de large sur 10 mètres d'élévation, avait une certaine originalité, la nature l'ayant masqué en partie. D'en bas, cela semblait sans profondeur; nous ne découvrîmes la galerie qui s'y greffait de biais, qu'après avoir conquis le seuil du Forato de Manatuero (Br. 926 m.), dont une cascade stalagmitique de 5 mètres de haut favorisait l'escalade, au surplus.

A 10 mètres au-dessus du Salto del Cuervo (Saut du Corbeau), le Barranco de Buerba, par saccades, continuait de grimper. L'oule qu'il commandait affectait une forme ovale, et son plus grand diamètre mesurait 11 mètres exactement. Elle paraissait avoir été autrefois voûtée, et sur ses parois des nervures caractéristiques ressortaient, faisant songer à d'anciennes concrétions. Dans les interstices causés par le croisement et la boursoufflure de ces tores, des oiseaux avaient caché leurs nids. Le nom de Forato de los Palomos que porte également le Forato de Manatuero doit provenir de là. Une sourcette larmoyait à l'extrémité de l'oule, où commençait le lit torrentiel. Par cette voie, nous essayâmes de pousser jusqu'à la grande fontaine, mais des bassins verdâtres, en s'étageant, s'y opposèrent. Nous gravîmes alors la pente de gros cailloux moussus qui menaient à l'«ajugero» sujet à un ruissellement sporadique : il ressemblait à une bouche de four, criblée de fissures, où l'on pouvait à peine entrer la main.

Personne ne s'était encore aventuré profondément dans la galerie de Manatuero : on savait qu'elle se poursuivait sans cesse, et rien de plus. Mais, tout en nous félicitant de cette bonne fortune, nous n'y fîmes, ce jour-là, qu'une cinquantaine de mètres. Nous n'avions sur nous que des allumettes, en tant que moyens d'éclairage; et puis, je n'étais pas précisément venu dans l'intention de l'explorer : il s'agissait d'une simple reconnaissance que j'avais entreprise avant de m'occuper du Grado du Sarrato Español. Nous retournâmes à la hâte sur les bords du Rio Yesa. Une bonne et joyeuse compagnie nous y attendait, car le curé de Vio, D. Felipe Lorenz, retour de Barbastro, était venu, avec D. Francisco Monclus Borruei, son frère de Ceresuela, participer au repas champêtre qu'avait, en cette occasion solennelle, organisé mosen Felix, mon hôte dévoué.

Je retournai, le 6 octobre, au Forato de Manatuero. Une étonnante rainure de 1 mètre de large sur 20 mètres de long,



Lucien BRIET.

CUEVA DE BUERBA. — LE FORATO DE MANATUERO.

comme un chemin creux, labourait son vestibule. C'était l'œuvre du ruisseau qui, pendant des siècles, s'était échappé de cette caverne. *Longa dies molli saxa peredit aqua*, si l'on en croit

Tibulle. La galerie avait 4 mètres de largeur et une direction Nord-Est. Et, avec une persévérance sans égale, Joaquin et Melchor, tendant leur cordelette, se prirent à arpenter le terrain, tandis que, sur mon carnet décliné, je relevais soigneusement les moindres orientations... A procéder de la sorte, on ne court pas, mais l'exploration et le plan se font simultanément, ce qui vaut mieux.

Nous venions de parcourir une quarantaine de mètres, quand le plafond, qui comptait en moyenne 2 mètres de haut, se trouva d'une cheminée par laquelle il devait choir de l'eau, lorsque l'ancre dégorgeait, car, juste au-dessous de ce vide noir, existait une dépression circulaire. Le sol se hérissait plus loin de blocs et de gravats. Elargissement de 8 mètres, faible descente, crochet, débris calcaires, surface plate et argileuse, nouvelle dilatation, tables de roc, brusque détour, voilà ce que j'eus à noter, en style télégraphique, jusqu'à 170 mètres de profondeur.

Dans ce détour, la voûte atteignait 3 mètres. Sa hauteur s'était réduite (1^m 25 et 1^m 70) à deux reprises. Des bancs de stratification rampèrent un instant le long des parois. Puis, l'obliquité du début reprit et la grotte devint un tunnel très uni et très propre, d'où, sur notre gauche, à 270 mètres, un embranchement se détacha. Nous laissâmes ce bras et parvinmes enfin à l'extrémité de la galerie de Manatuero. Elle mesurait en tout 316 mètres de longueur. Durant sa dernière partie, de l'argile grasse alternait avec des cailloux roulés. Nous découvrîmes en outre de petits orifices d'infiltration. Le fond s'élevait seulement de 10 mètres au-dessus de l'entrée. Ces constatations enregistrées, nous rétrogradâmes vers le bras secondaire et nous nous empresâmes de le suivre.

Il mesurait 6 mètres de large sur 2 mètres de haut, et s'allongeait franchement vers l'Ouest. Un peu d'humidité se manifesta. Les stalactites, qui jusqu'alors avaient manqué, entrèrent en scène. Nous évitâmes un bassin de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, endigué par un gour superbe, et quelques piliers soutinrent le ciel. A droite, deux niches s'excavèrent, l'une d'elles coiffée d'une cloche, toute étincelante de cristallisations. Au bout de 60 mètres, le couloir se fourcha, présentant un cul-de-sac divergent de 10 mètres et plein d'eau claire à 12° 8 cent. D'autre part, la grotte se poursuivait en tournant et de manière à conserver sa direction. Nous foulions un véritable lit de ruisseau

que de petits gours tourmentaient. L'affaissement de la voûte passa de 1 mètre à 0^m 65. Nous nous accroupîmes, puis nous nous trainâmes. Une sorte de grillage obstrua la grotte, qui, néanmoins accusait une largeur invariable de 5 mètres. Joaquin brisa quelques-unes de ces concrétions, s'aplatit, puis renonça à pousser davantage : il avait affaire à une fissure oscillant entre 0^m 50 et 0^m 30 et que nous crûmes être le dernier mot de cet embranchement qui, y compris les 10 mètres du cul-de-sac, mesurait 130 mètres de longueur (température 15° cent.). Ma montre indiquait « las dos de la tarde », deux heures de l'après-midi, quand nous reparûmes sur le seuil du Forato de Manatuero. Nous y étions restés quatre heures.

Autour de la sourcette de Poule, nous procédions à la toilette sommaire que, surtout, nos mains exigeaient, quand nous nous entendîmes, quelle surprise ! héler par mosen Félix. Il avait avec lui le frère de Melchor, dont j'ai parlé à propos du Barranco du Rio Yesa. Mis de suite au courant de nos investigations, tous deux regrettèrent de n'y avoir point pris part. Mais, heureusement pour eux, il nous restait à examiner une autre caverne, le Forato de Malapreciata.

Ce Forato s'ouvrait sur la rive droite du Barranco de Buerba, à peu près en face du Manatuero. On nous l'avait signalé la veille. Melchor eut du mal à le trouver, car son orifice, qui ne mesurait que 2^m 15 de large sur 0^m 55 d'élévation, se dissimulait au ras de la pente et parmi des buissons (Br. 948 m.). Nous y découvrîmes d'abord un beau vestibule, haut de 2 mètres, large de 6 mètres, long de 17 mètres, et orienté au Nord-Ouest. Au fond de cette salle, et sur le côté droit s'amorçait une galerie, dont le toit s'écrasa pour se relever promptement. Nous montâmes ensuite 1^m 70; puis, le couloir s'améliora. Il courait droit au Nord, sous une voûte ogivale de 6 à 7 mètres d'élévation. L'un de ses murs se décorait au point que le carbonate de chaux finit par former une masse détachée, derrière laquelle se glissait un praticable.

A 80 mètres, notre enthousiasme augmenta. Stalactites, stalagmites, pilastres, colonnes, dais, etc., se succédaient, engendrant un amas splendide, quelque chose comme les féeries de l'Alhambra. La couleur de ces concrétions tirait sur un gris terreux. Le souterrain l'exigeant (5 mètres de large, la hauteur variant de 1^m 50 à 3 mètres), il fallut nous courber. Une

coulée stalagmitique s'étala. De plus en plus, le toit baissait. Nous marchions à genoux, et si bien, que, vers 170 mètres de profondeur, une date : 1860 nous sauta aux yeux, accompagnée d'un nom indéchiffrable : PALO ES CURA...

Ainsi donc, il y avait cinquante ans, quelqu'un était venu jusqu'à cet endroit ! Et on n'en savait rien à Yeba ! Le souvenir de cette tentative d'exploration s'était complètement perdu ! Elle expliquait cependant à merveille l'appellation « Malapreciata » (1). En effet, devant l'entrée mesquine de cette grotte, il était difficile de croire à son importance et au trésor de concrétions qu'elle recélait : c'était une cueva *mal apreciada*, comme tant de choses et de gens ici-bas.

Le crâne frôlant un ciel rugueux, nous nous assimes, afin de nous reposer, les curés et moi. Nos guides infatigables entendirent continuer sans nous, heureux d'atteindre, les premiers, la terminaison de la grotte qui du reste semblait à deux pas. Je les laissai partir. Ils mesurèrent 20 mètres, puis, la galerie se couvant, nous ne les vîmes plus. Dix minutes se passèrent. Nous nous apprêtions à les rejoindre, quand des voix et des reflets nous annoncèrent leur retour. Et les voilà nous criant que la Malapreciata se confondait avec le deuxième bras de la Cueva de Manatuero, où nous nous étions arrêtés tout à l'heure. Cette nouvelle m'électrissa. Sans tarder, je me hâtai, autant qu'il était possible, en déambulant sur les mains et sur les rotules, de gagner cette jonction. A 20 mètres au delà du tournant, je dus me mettre à plat-ventre, et ainsi étendu, projetant l'éclat de ma lampe à acétylène, je distinguai la barrière de stalactites en partie rompue par Joaquin. Pour être plus certain encore du fait, je priai Melchor, qui était mince et très souple, de franchir le pas et de chercher à terre, la croix grossière, que, tous les 10 mètres, nous tracions, en géomètres consciencieux. Et il la retrouva, indéniable, au milieu des vestiges de notre piétinement ! De suite, je consultai mon carnet, et m'aperçus alors que les deux extrémités atteintes, en vertu de leur orientation, allaient à la rencontre l'une de l'autre et s'adaptaient parfaitement. Certes, ce résultat inattendu me ravissait, mais j'étais encore bien plus enchanté de voir la soudure s'effectuer également sur mon plan. Dans les deux galeries toutes les directions avaient été relevées

(1) En castillan *Malapreciada*.

avec exactitude, bien que nous les eussions parcourues en sens diamétralement opposite.

Nous avons mesuré 227 mètres. En ajoutant à cette distance les 130 mètres comptés d'autre part, on obtenait pour la galerie de Malapreciata une longueur de 357 mètres. Ces 357 mètres additionnés eux-mêmes avec les 316 mètres du couloir de Manatuero donnaient 673 mètres pour l'ensemble que je baptisai Cueva de Buerba. En se révélant comme la plus étendue des grottes connues du Haut Aragon, et peut-être des Pyrénées espagnoles, cette caverne couronnait à point ma campagne de 1910 derrière le Mont Perdu. Nous regagnâmes la porte, non sans nous extasier de nouveau, en longeant l'Alhambra.

La Cueva de Buerba mérite réflexion. Son cas sort de l'ordinaire. Elle possède deux entrées béantes, en face l'une de l'autre, sur les flancs d'un barranco, et desservant deux galeries, à peu près parallèles, qui s'unissent sous le ravin, de façon à ne former qu'une grotte unique, laquelle, pour sa part, semble n'être qu'un léger fragment d'un vaste dédale souterrain, chargé de drainer jadis le plateau supérieur, et analogue au système circulatoire des égouts qui se ramifient dans les sous-sols des grandes cités, disposition qui, par surcroît, fait justice une fois de plus de la théorie des nappes d'eau saturant l'intérieur des calcaires. Et on ne doute pas que pour forer, agrandir, mettre en état, selon la fissuration du milieu où il se rencontre, un pareil réseau, il a certainement fallu des afflux incessants et extraordinaires. Mais ces afflux, d'où venaient-ils? Ce ne pouvait être du massif du Mont Perdu, puisque d'immenses cassures transversales s'y opposaient, la Vallée de Ordesa, le Cañon de Añisclo, etc. Nous sommes donc induits à admettre que, pendant une longue période géologique, le plateau de Vio-Buerba fut ou bien inondé par des déluges continuels, ou bien revêtu d'une carapace paléocristique, dont la fusion, chaque été, non contente de ruisseler à la surface du sol, s'y infiltrait, transformant peu à peu, par érosion et par corrosion, diaclases et joints de statification en un monde de galeries et d'artères, qui finit par constituer une grotte à ramifications multiples, image parfaite de Mammoth Cave, dans les États-Unis d'Amérique.

Cette circulation eut son maximum d'intensité. Lentement, elle décrut. Les Pyrénées, qui étaient peut-être alors plus hautes que les Alpes actuelles, s'abaissèrent, et, par contre-coup,

les grands glaciers qu'elles possédaient perdirent leur extension himalayenne, si bien démontrée par les moraines de Lourdes. L'atmosphère fut en même temps frappé de déchéance météorologique. Les pluies se réduisirent, s'espacèrent; puis, il n'y eut plus, sur le plateau de Vio-Buerba, que de modestes neiges hivernales. Cet intermittent manteau d'hermine s'évanouit à son tour, et la grande majorité des couloirs souterrains n'eut plus que des ruisseaux sporadiques. La dessiccation s'accroissant, le phénomène du remplissage surgit à son tour et s'efforça de réparer les brèches ouvertes de toutes parts. Des amas de concrétions se formèrent, oblitérant les siphons, les étroits, les torsions de l'immense réseau caveux, qui se trouva bientôt divisé en une multitude d'antres isolés et distincts, tandis que des apports, des sédimentations, des éboulis cachaient les exutoires ou remplissaient à demi les gouffres d'absorption. Telle est la raison pour laquelle les avens d'un causse ne se relient plus avec les grottes creusées sur son pourtour. Nous ne connaissons que ce qui est resté en contact avec la surface du sol. A Lacave, dans le Lot, un tunnel foré pour unir deux galeries se dirigeant l'une vers l'autre, a coupé une grotte transversale que l'on ne soupçonnait nullement. Et voilà pourquoi encore, durant une exploration spéléologique, il ne faut jamais se rebuter, abandonner une fissure, si décevante soit-elle, que lorsqu'on est absolument convaincu de l'impossibilité de la forcer. Que de grottes s'agrandiraient, si elles étaient fouillées avec méthode! La moitié de la grotte de Buerba nous échappait, sans l'entrée du Forato de Malapreciata.

Il existe, sur la montagne de Metils, un abîme que je n'ai pas eu le temps d'aller voir. Une légende veut qu'un chien tombé dans ce gouffre soit ressorti par la Cueva de Buerba. L'aventure paraît difficile à croire, surtout aujourd'hui, mais il n'en serait pas de même, s'il s'agissait d'un animal préhistorique.

X

LES ENVIRONS DE YEBA.

La vallée du Rio Yesa, du haut du Tozal de Yeba, s'embrasse jusqu'au Cuello Tritto qui la termine. Du côté du Sud, le spectacle

change : au développement régulier d'un thalweg succède un désordre confus de croupes et de ravins, peuplant le recoin sylvestre acculé contre la montagne de Navain.

Un barranco déchire cette solitude. Opposé par le sommet au Barranco de las Gargantas, ce barranco débute à la Cruzeta de Yeba (Br. 1225 m.), puis décrit un arc de cercle avant d'aller se jeter dans le Rio Yesa, au-dessous du confluent du Barranco de Buerba. Sur la droite, il reçoit les eaux de Navain, mais sur la gauche, il n'a pas d'autre affluent que le Barranco de Rupiatra, issu de la Sierra de Solana. Quant à le dénommer... Les divers quartiers qu'il traverse lui valent autant d'appellations différentes. Au col, c'est le Barranco de Casamilanz ; plus bas, le Barranco de la Olla, du nom d'une ravine qu'il absorbe ; plus en aval encore, le Barranco de Codola et le Barranco de Terraguana. Vous vous croyez peut-être au bout ? Erreur profonde. Nous avons maintenant affaire, successivement, au Barranco de la Valle de las Viñas, au Barranco de las Fuens, et enfin au Barranco de las Corniallas, terminus de cette kyrielle de noms qu'un grand d'Espagne envierait.

De semblables protéismes ont plus d'une fois plongé, à propos de rivières inconnues, les voyageurs dans d'oiseuses discussions, chacun d'eux soutenant la véracité du nom qui lui avait été donné, là où il avait passé l'eau. Et ils se rencontrent partout, au désert comme en pays populeux. Je puis citer chez moi, dans le département de l'Aisne, à l'appui, un ruisseau affluent de la Marne que l'on appelle tour à tour rû de Coupru, de Domptin, de Villiers, puis rû Danon en amont de Charly et de Charly à la rivière rû Gousset. On dit aussi le rû, tout court, ce qui a fait que, sur la carte d'État-Major, ce petit cours d'eau, long de 11 à 12 kilomètres, ne porte aucun nom, probablement parce qu'on ne savait laquelle de ces appellations adopter de préférence aux autres.

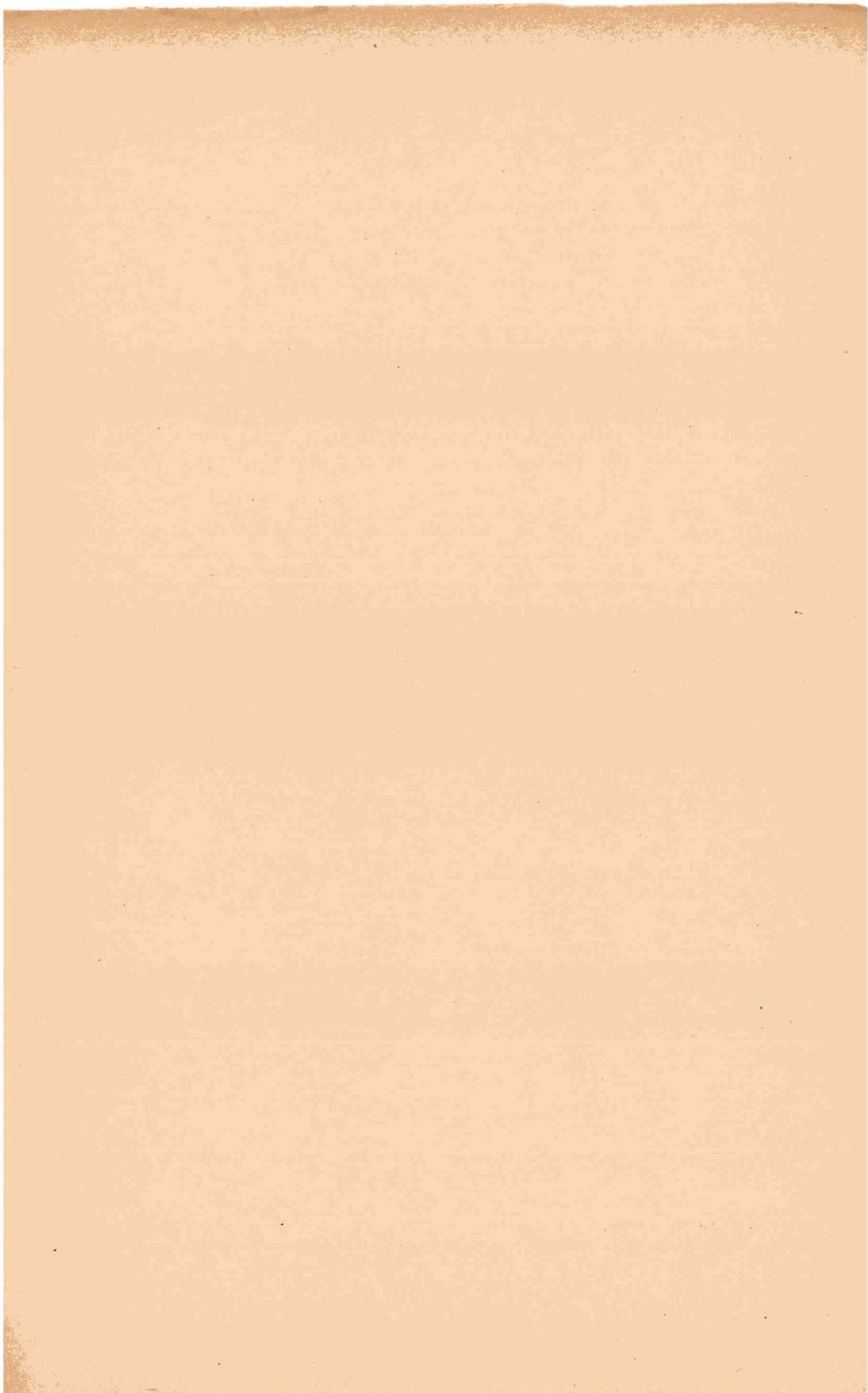
Quant à moi, lorsqu'il me faudra en parler, je désignerai le barranco contournant le Nord-Est de la montagne de Navain sous le nom de Barranco de Casamilanz, celui de l'origine. La qualification *Barranco de Yeba*, qui figure sur la carte Schrader est impropre, le Barranco de Rupiatra s'interposant entre ce ravin et le village de Yeba. En outre, nous avons déjà un Barranco de las Gargantas de Yeba, du côté de Puyuelo.

Par le Barranco de Rupiatra, un chemin descend. Au delà

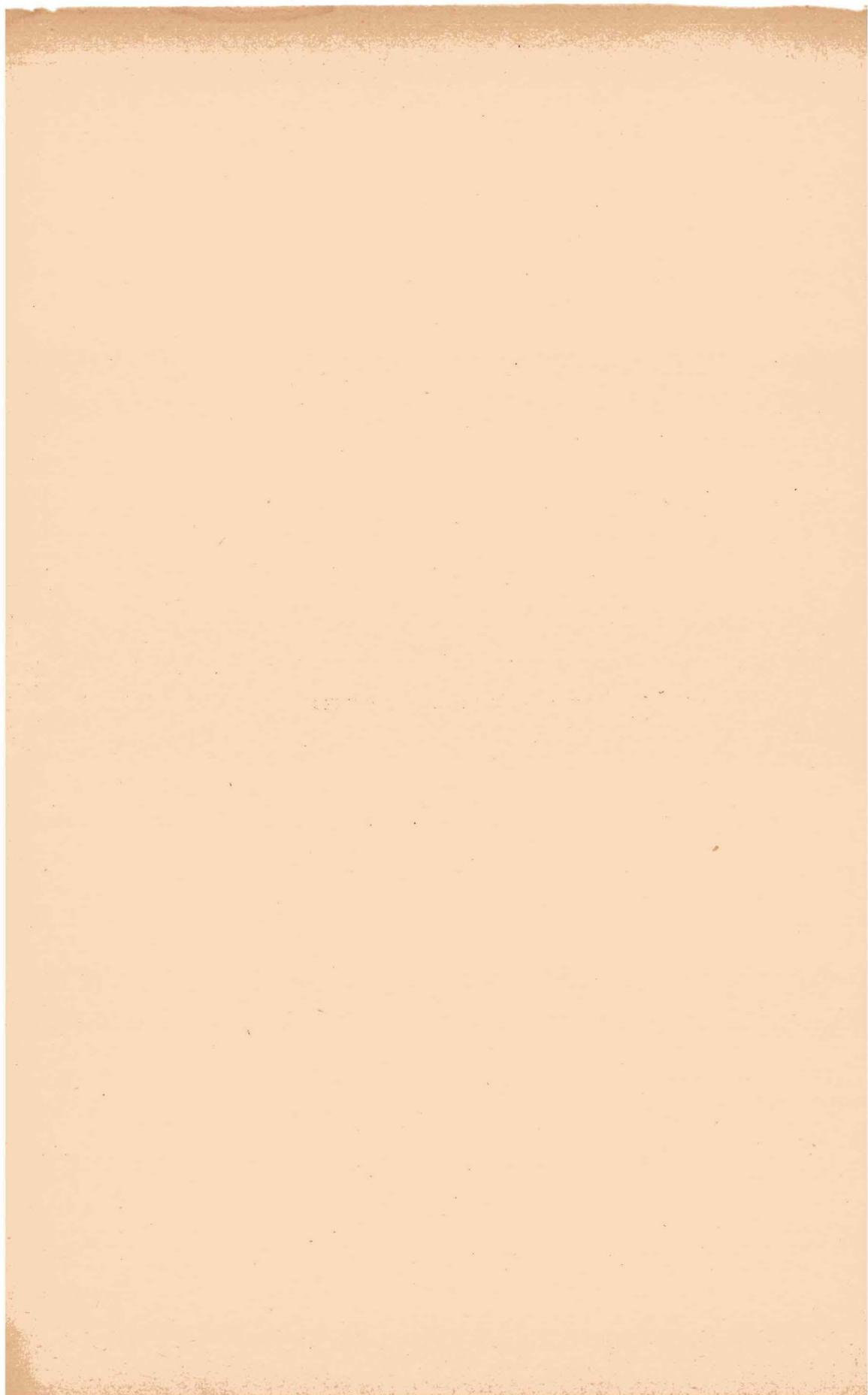
de fertiles labours, on retrouve avec plaisir la terre stérile, aromatique, avec ses buis et ses genêts. Les deux barrancos confluent sur un tapis d'herbe rase, les Lanas de Codola. Il y a là un plateau inégal. Grâce aux quelques arbres qui s'y clairsemment, ce plateau a quelque chose du Caousillet, précédant le Cirque de Gavarnie. Il faut pénétrer dans les ravins aboutissants pour se faire une idée de la sauvagerie de cette région. Chassée de partout, aux alentours, la vieille sylvie a trouvé un refuge dans le giron de Navain, et semble y respirer, désormais tranquille sur son sort. Des crêtes verdoient. Un amphithéâtre se veloute, emporté d'assaut par une armée de pins. Salut au Barranco del Saldo ! Un escarpement barricade son débouché, au ruisseau plaintif, tandis que, par son échancrure, le front de Navain se découpe, orné d'un diadème clair.

En s'élevant un peu, on découvre une autre combe, le Barranco de Turazas. Dans son seuil, qui se coupe également à pic, une caverne horizontale s'enfonce, devant laquelle une cascade agite sa banderolle d'écume, quand il pleut. Des milliers de troncs se détachent ; à travers les frondaisons, le roc se marbre de bavures ; l'œil cherche en vain une échappatoire : c'est un paysage américain, comme les pionniers et les coureurs de bois en admiraient au temps d'Atala et de Chactas !

Nous remontâmes le Barranco de la Olla. Il renferme des ressauts et des fondrières, pas toujours commodes ; et les pentes encaissantes sont à l'unisson. On passe comme l'on peut et par où l'on peut. Un filet d'eau coule, généralement infiltrée ! En appuyant à gauche, non loin de l'orée du Barranco de Casamilanz, on se heurte à une paroi calcaire que l'eau a évidée, bizarre chenal, abrupt et courbe, qui vous procure le spectacle imprévu d'une cascade à sec. Des curiosités non moins attrayantes se voient au-dessous des Lanas de Codola : la fissure de Terraguana, que l'on peut traverser d'outre en outre, et le portail du Barranco de las Fuens.



IMPRIMERIE BREVETÉE FR. SIMON, RENNES



TOME IV. — Prix : 20 francs.

N° 23. — *La Blue-John-Mine (Angleterre)*, par MM. BARNES et HOLROYD.

N° 24. — *Recherches spéléologiques dans le Jura*, par MM. FOURNIER et MAGNIN (2^e campagne, 1899-1900).

N° 25. — *Les Cavernes praticables dans la craie du Bassin de Paris*, par MM. MAX LE COUPPEY DE LA FOREST et MAXIME BOURDON.

N° 26. — *Les Cavernes des environs de Minerve (Hérault)*, par M. EUGÈNE FERRASSE, avec 1 plan hors texte (*Grotte de Minerve*), par M. BOUSQUET.

N° 27. — *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, par MM. FOURNIER et MARÉCHAL (3^e campagne, 1900-1901).

N° 28. — *Recherches de zoologie, de botanique et d'hydrologie souterraines, dans les départements du Tarn, de l'Hérault et du Lot*, par MM. ARMAND VIRÉ et JACQUES MAHEU.

N° 29. — *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, par M. E. FOURNIER (4^e campagne, 1901-1902).

N° 30. — *Les Cavernes du Lot-et-Garonne*, par M. E. MALBEC.

N° 31. — *Recherches spéléologiques dans le Vercors*, par M. DÉCOMBAZ.

TOME V. — Prix : 20 francs.

N° 32. — *Les Cavernes de Majorque*, par M. E.-A. MARTEL.

N° 33. — *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, par M. E. FOURNIER (5^e campagne, 1902-1903).

N° 34. — *Les Grottes des Échelles*, par M. R. J. FONNÉ.

N° 35. — *Quelques grottes des États-Unis d'Amérique*, par M. MAX LE COUPPEY DE LA FOREST.

N° 36. — *Explorations hydrologiques dans les régions de la Cèze et du Bouquet (Gard)*, 1902-1903, par M. FÉLIX MAZAURIC.

N° 37. — *Chronique de la Société (1901-1904) et notices spéléologiques*.

N° 38. — *La Source d'Arcier*, par M. E. FOURNIER.

N° 39. — *Les Cavernes des Mendip-Hills (Angleterre)*, par M. BALCH.

N° 40. — *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, par M. E. FOURNIER (6^e campagne, 1903-1904).

TOME VI. — Prix : 25 francs.

Nos 41 à 46. — *La Spéléologie au XX^e siècle* (Revue et bibliographie des recherches souterraines de 1901 à 1906), par M. E.-A. MARTEL.

TOME VII. — Prix : 20 francs.

N° 47. — *Recherches spéléologiques dans le Jura* (7^e campagne, 1904-1905), par M. E. FOURNIER.

N° 48. — *Les Souterrains de Saint-Martin-le-Nœud*, par MM. MARY.

N° 49. — *Les Lacs intermittents de la Russie d'Europe*, par M. A. S. YERMOLOFF.

N° 50. — *Recherches spéléologiques dans le Jura* (8^e et 9^e campagnes, 1905-1907), par M. E. FOURNIER.

N° 51. — *Etude spéléologique des environs de Goyet et de Hotton*, par M. E. RAHIR.

N° 52. — *Cours d'eau souterrains du Laos*, par M. PAUL MACEY.

N° 53. — *Niaux et ses dessins préhistoriques*, par le Commandant MOLARD.

N° 54. — *Les Cavernes de Tarascon-sur-Ariège*, par E.-A. MARTEL.

N° 55. — *Les Grottes de Bastaras (Espagne)*, par L. BRIET.

N° 56. — *Recherches spéléologiques dans le Jura* (10^e campagne, 1907-08), par M. E. FOURNIER.

N° 57. — *Chronique de la société (1905-1910) et notices spéléologiques*.

N° 58. — *Recherches spéléologiques et hydrologiques dans la chaîne du Jura* (11^e campagne, 1908-1909), par M. E. FOURNIER.

TOME VIII.

N° 59. — *L'Hydrologie souterraine aux États-Unis*, par M. E.-A. MARTEL.

N° 60. — *Recherches spéléologiques dans le Gard*, par M. F. MAZAURIC.

DU MÊME AUTEUR

Outre de nombreux articles et brochures sur les Pyrénées françaises (région de Gèdre-Gavarnie), M. Lucien BRIET a publié touchant le Haut Aragon :

En 1902, *Au delà de la Munia* (Lacs de la Munia, Vallon de Chisagües, Bielsa, Vallée et Cirque de Pinède).

En 1903, *La Crevasse d'Escoain*.

De Bielsa à La Fortunada par le Paso de las Devotas.

En 1904, *Entrée en Espagne* (Garganta de Bujaruelo et Torla).

Le long du Rio Ara (Vallée de Broto, Ribera de Fiscal, Défilé de Janovas, Boltaña et Ainsa).

Voyage au Barranco de Mascun.

Le Défilé de l'Entremon.

Les Grottes de Revilla.

En 1905, *La Vallée de Vio* (Vio, le Barranco de las Gargantas de Yeba, et Fanlo).

En 1906, *Le Bassin supérieur du Rio Vero* (Morcat, Sarsa de Surta, la Garganta de Lecina, le Défilé de los Oscuros, le Défilé de las Clusas, les Gargantas de Villa Cantal et de Alquézar).

En 1907, *Les Gorges du Flumen et le Salto de Roldan*.

En 1908, *A travers la Sierra de Guara* (L'Alto de Buil, Abizanda, Alberuela de la Liena, les gorges de la Peonera et Morrano, Santa Eulalia la Mayor, le Val de Onsera, les gorges du Guatizalema, l'ermitage de San Cosme, Nocito, les gorges de l'Alcanadre, le Barranco de Nasarre et les précipices de Olin).

Les Grottes de Bastaras.

En 1909, *La Vallée de Ordesa* (Chemins d'accès, la casa Oliván et ses alentours, d'un bout à l'autre du thalweg, les cirques de Salarons et de Cotatuero, la Faja de Pelay, les crêtes de Diazas et historique).

En 1910, *Barrancos et Cuevas*.

Le Cañon de Añisclo.

TRADUCTIONS ESPAGNOLES

parues dans le *Boletín de la R. Sociedad Geográfica* de Madrid

La Garganta de Escoain.

El Paso de las Devotas.

Viaje al Barranco de Mascun.

A lo largo del Rio Ara.

El Valle de Ordesa (en cours de publication).

EN PRÉPARATION

Le Massif du Marboré.

AVIS IMPORTANT

Le Trésorier de la Société de Spéléologie a l'honneur de prévenir MM. les Membres de la Société qu'il leur fera présenter par la poste, durant le courant du mois de mai, leurs quittances de cotisation, selon la coutume.

Le n° 62 de *Spelunca* est sous presse, et le n° 63 suivra immédiatement.